

Chapitre X

AVRIL et MAI 2010

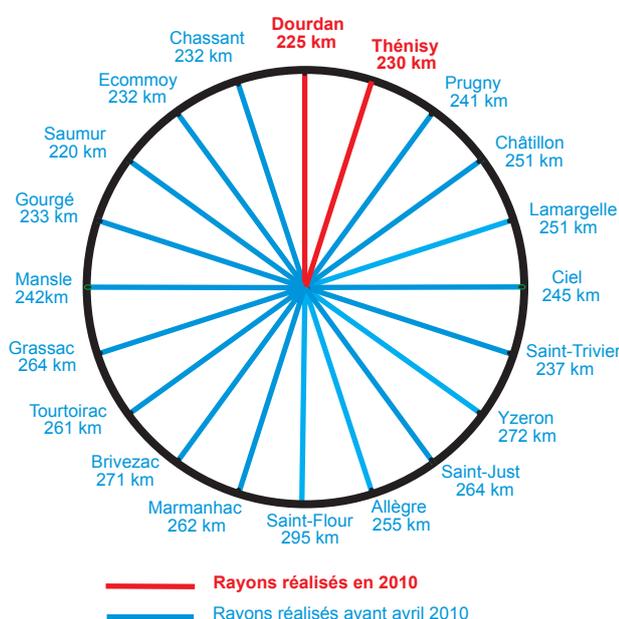
RAYONNER DANS L'ADVERSITE

Les choses ont-elles une âme ?

Vaste question philosophique qui a parfois nourri les périodes d'insomnie qui viennent trop souvent perturber mes nuits. Sans y apporter une réponse, même si je suis convaincu que les objets qui me sont chers ne sont pas de simples bidules inanimés. Mais le fait qui me semble acquis est que les Rayons du Centre ont tous du tempérament et même, pour quelques-uns, un fichu caractère.

La preuve...

Lorsque, en 2002, j'ai découvert la gigantesque roue que Patrick Plaine nous proposait de monter, Rayon par Rayon, à partir de Bruère-Allichamps, petite bourgade en rive droite du Cher, à une double lieue au nord de Saint-Amand-Montrond, j'avais tout de suite fait la grimace en étudiant le profil du numéro 1, le Rayon de Dourdan.



Pour plusieurs raisons :

- d'abord sa platitude, car je fais partie des vicieux qui préfèrent les bosses (peut-être à cause des descentes qui les suivent) ; alors la Beauce sans bosses (ni descentes) où les seuls reliefs sont les clochers et les châteaux-d'eau, puis la Sologne encore plus plate (mais, je le reconnais, un peu plus sympathique par sa belle forêt et ses étangs), ce n'est pas ma tasse de thé,

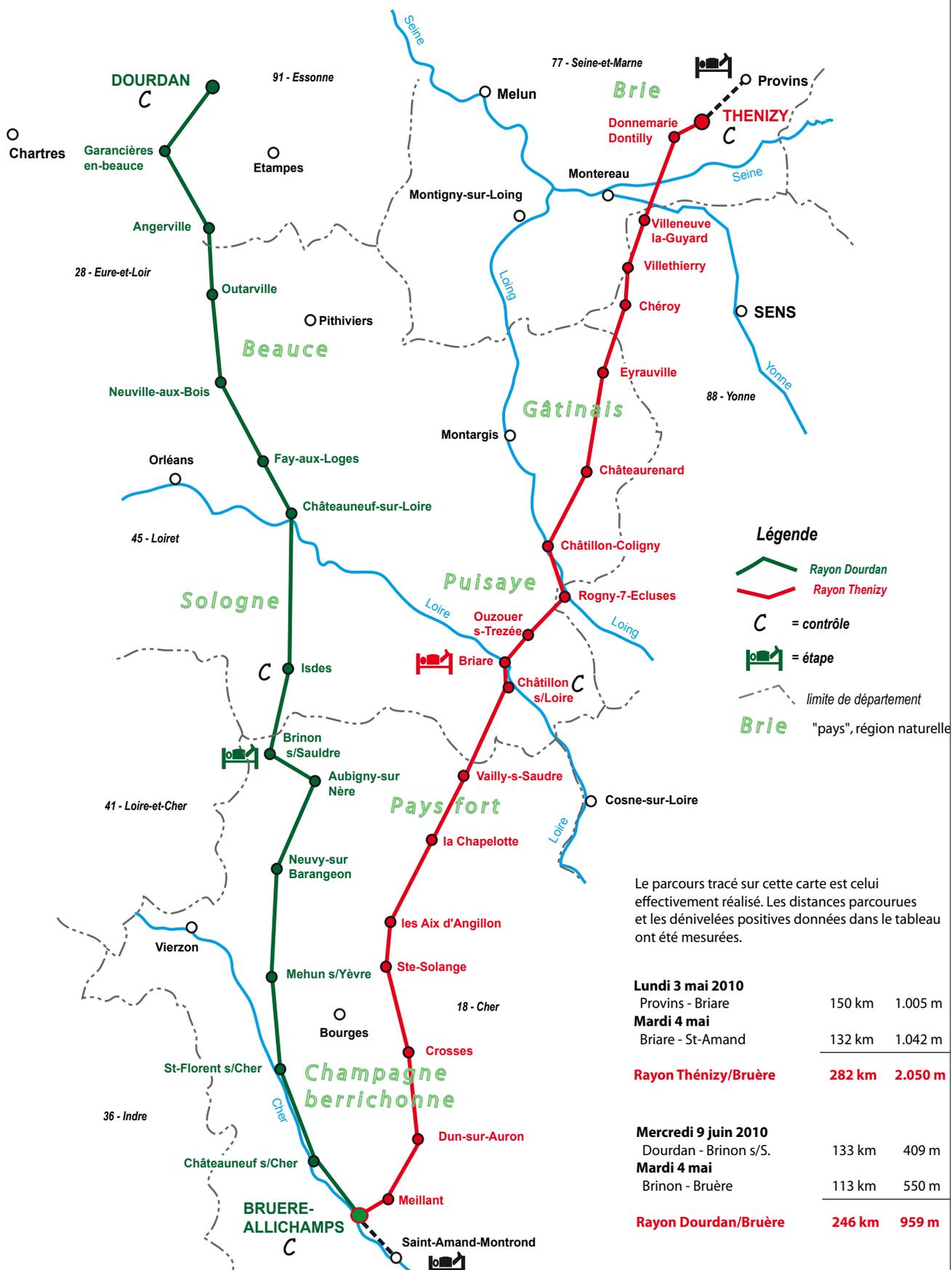
- ensuite, parce qu'en bon provincial, je me méfie des pièges de la banlieue parisienne, de son réseau urbain inextricable, de sa circulation de "ouf", de son agitation pétaradante et menaçante ; j'ai goûté aux tentacules de cette pieuvre en frôlant notre capitale lors de deux Diagonales de France et ça m'a suffi !

- enfin parce que, par principe, je me méfie toujours des numéros 1 ; je ne saurais dire exactement pourquoi... Peut-être par jalousie ou par envie à l'époque où, écolier puis potache, j'avais souvent un meilleur que moi au classement final.

Ceux qui me connaissent penseront que j'en rajoute un peu car il m'est arrivé d'obtenir quelques places de premier et d'en être si fier que je roulais les mécaniques. Ceux qui roulent encore avec moi diront que je la ramène avec mon penchant pour les régions vallonnées et que la plaine de Saône, notre terrain de pédalage hivernal, ne me déplaît pas autant que je le dis. Enfin ceux qui regardent la carte de plus près me diront que Dourdan, petite bourgade d'une douzaine de milliers d'habitants, est située à plus de quarante kilomètres au sud de Notre-Dame de Paris, c'est à dire à la limite du tourbillon banlieusard et à portée de tir des plâtitudes beauceronnes.

CARTE de la RANDONNEE

Randonnée de 528 km et 3.000 m de dénivellation, en quatre jours



Inutile donc de fâcher les Dourdanais et de détester ce Rayon numéro un. Ce fut pourtant ce qui m'arriva. Je le pris en grippe d'entrée, je décidai de le snober un max et de le rejeter au fond de la classe. J'ai choisi d'en faire une corvée à subir le plus tard possible. Bref de le prendre pour un vilain petit canard, voir de le rayer complètement du projet proposé par Patrick, car tout cyclo-randonneur le sait bien, une roue peut tourner presque rond avec un rayon en moins...

Et si je vous affirme que les Rayons du Centre ont du caractère, c'est que de toute évidence cet animal de "Dourdan Number One" me prit à son tour en grippe et décida, avec l'aide de son complice Thénizy, alias "Number two", de s'opposer par tous les moyens à mes tentatives de montage. Ce ne fut pas, entre eux et moi, la partie de plaisir habituelle au coeur de la France profonde, mais une guerre sans merci dont je vais m'efforcer de vous conter les escarmouches dans les pages qui suivent. "Gilbert contre les Rayons maudits", affiche alléchante, n'est-ce-pas ?

Mais sachez quand même que je finirai par vaincre. Cette belle roue du Centre de la France est enfin complète et tourne ROND ! Comme vous le confirme cette phrase de Patrick, écrite le 31 juillet 2010 sur une carte postale adressée à "l'ingénieur Gigi" (c'est bien moi) :

« Enfin ! Voilà fini le montage de ta roue... Bravo pour le figolage ! Te voilà donc "qualifié" pour tenter la Diagonale du Centre, de Croix-de-Vie en Vendée au Mont d'Or dans le Doubs... »

Merci Patrick. Et après : le tour de jante ou le vélo en entier ?

Retour en arrière

J'ai oublié les circonstances qui ont contrarié la finition de cette Roue en 2009. Je pense que la vraie raison était le manque d'envie. La randonnée à vélo, c'est d'abord un plaisir qui peut parfois tourner à la galère pour des raisons climatiques ou accidentelles. Mais je ne suis jamais parti à contre-coeur. Mon épouse Eliane a commenté ainsi dans l'un de ses albums un cliché pris quelques instants avant l'un de mes départs en randonnée, ma randonneuse Berthoud chargée de bagages à mes côtés. « *Le visage de Gilbert rayonne, comme toujours quand il part à vélo.* » C'est ça, l'envie. Et puis vraiment, où se cachent les charmes du duo Dourdan&Thénizy...

Mais en février 2010, il a bien fallu que je me force pour trouver la meilleure façon de boucler enfin le montage de cette Roue du Centre, que les experts rayonnent en moins d'un semestre. Moi qui ai attaqué ce job en septembre 2002, je dois battre le record de lenteur et de maladresse ! Huit ans pour accomplir un parcours rayonnant, certes de plus de 5.000 km, ce doit être un record ! Et puis, envie ou pas, Rayons maudits ou estimés, je ne peux pas finir ma carrière vélocipédique sur une nouvelle série incomplète. Je suis déjà "Celui" qui n'a terminé ni le cycle des Diagonales de France (seize sur dix-huit) ni celui des Diagonales d'Europe (cinq sur six). Je n'ai pas le droit de décevoir une nouvelle fois les supporters du Paralytique (mais en ai-je ?) en traînant jusqu'à la fin de mes jours une roue avec deux rayons en moins.

C'est en mars que j'élabore un avant-projet à deux faces pour la mise à mort de Dourdan & Thénizy :

- une variante autonome, avec portée de Beaune à Sens (Yonne) par train Corail, liaison Sens-Dourdan à vélo le même jour (115 km par Vallery, Montigny-sur-Loing et Milly-la-Forêt), puis l'enchaînement Dourdan-Bruère-Thénizy-Sens en 2 jours et demi (180 km/jour), avant un retour SNCF à Beaune dans la foulée ; je propose ce plan à mon ami Bernard, mon "co-rayonneur" habituel. Et même à deux ou trois copains de mon club Beaune-Cyclos, pensant que c'était une chance pour eux de découvrir la randonnée en autonomie sur un parcours facile et que c'était pour moi l'opportunité de trouver des alliés face au maudit duo Dourdan&Thénizy,

- une variante assistée, avec mon épouse Eliane en accompagnatrice (à bonne distance quand même !) au volant notre petit break Peugeot 207, investie du rôle de porte-bagages et de soutien moral, à défaut de celui de masseuse qu'elle s'est toujours refusée à assumer.

La première option ne déclenche pas l'enthousiasme... Bernard a choisi de donner la préférence, en cette année 2010, à la randonnée pédestre, séduit par les chants d'une sirène - son épouse Bernadette - qui lui a susurré à l'oreille tout l'hiver, les beautés des paysages des hautes Alpes tyroliennes. Je ne pouvais pas lutter, surtout avec mon médiocre duo Dourdan&Thénizy. Silence radio complet du côté des éventuels néophytes du club.

J'ai donc activé la variante assistée et, pour occuper davantage Eliane pendant mes longues heures de pédalage, je lui ai proposé d'emprunter le même parcours que moi, c'est à dire essentiellement des routes blanches sur la carte Michelin. Sachant que mon épouse a toujours eu certaines difficultés, pour ne pas dire un embarras certain, à lire une carte, c'était à une très difficile épreuve qu'elle allait se trouver soumise. Mais heureusement, comme Zorro, Tom-Tom, le GPS qui sait lire les cartes, est arrivé (disons que je l'ai acheté...). L'exercice de repérage se résumait donc à une bonne utilisation de ce nouveau compagnon. Ce ne fut pas aussi difficile que je ne le craignais, dans la mesure où l'on parvient à mater la véritable obsession de cet outil pour les autoroutes et les voies à grande circulation. Pour parcourir la France d'en-bas avec Tom-Tom, il suffit d'être très patient, de le programmer tous les 15 kilomètres et de bien vérifier que le village de destination ne se trouve pas à 500 km en Aquitaine, alors que vous sillonnez la Beauce... Sachez que le couple Eliane/TomTom a fonctionné avec brio la plupart du temps, même lors de quelques sournoises déviations ou de noms de villages mal orthographiés sur la carte.

L'avant-projet devint projet (cf. carte page 222) et nous décidons de partir le dimanche 2 mai pour réaliser l'enchaînement Thénizy-Bruère-Dourdan, avec un retour baladeur et touristique (en 207 Peugeot) par la magnifique cathédrale de Chartres et quelques splendeurs (Vézelay) ou curiosités (château médiéval de Guédelon) du département de l'Yonne.

2 mai 2010 - Provins (Seine-et-Marne)



La place du Châtel (depuis la Tour de César)



Les remparts du XII^e



La Tour de César et sa charpente du XVII^e



Le dôme de St-Quiriace, depuis la Tour de César

Planche 28

De Beaune à Provins (Seine-et-Marne), en passant par Sens (Yonne)

En voiture avec TomTom

Cette journée dominicale avait été préparée pour une approche en douceur du village de Thénizy, petit bled perdu aux environs de Provins en Seine-et-Marne. Comme nous ne connaissions pas Sens, nous avons décidé d'y faire étape pour le déjeuner et de consacrer le temps nécessaire à la visite de sa réputée cathédrale Saint-Etienne, l'une des premières gothiques de France. Puis de rejoindre Provins et l'hôtel Ibis où une chambre avait été réservée, par un parcours de routes aussi confidentielles que possible, afin qu'Éliane puisse faire un dernier apprivoisement de son complice Tom-Tom.

Nous quittons donc notre tanière vers 9h45, avec un soleil assez présent par ce printemps plutôt pourri et le cœur léger, comme à chacun de nos départs en balade. Rien à signaler pour le parcours Beaune-Sens. Tom-Tom nous a «collé» d'autorité sur les autoroutes A6 puis A160 et, comme il n'a pratiquement rien à faire dans ce cas-là, il nous fiche la paix. C'est jour de foire à Sens. Dans tous les sens du terme. Y compris une pagaille circulatoire infernale dans laquelle les places de parking pour la bagnole et les places de restaurant pour casser la croûte sont quasi-inexistantes. Quant à la cathédrale devant le parvis de laquelle nous parvenons à passer, elle est emmaillotée comme un nouveau-né par grand froid et nous cache totalement sa «majestueuse façade, son immense fenêtre rayonnante et la très belle statue de Saint-Etienne de la fin du XII^e» (dixit Michelin que nous devons croire sur parole). Ecœurés et vaincus (provisoirement) par cette première attaque du duo maudit¹, nous nous réfugions dans le premier MacDo venu et nous quittons la ville sans traîner. Y reviendrons-nous ?

Apprentissage du GPS

Dès la sortie de la ville, Éliane prend le volant et débute sa coopération avec Tom-Tom, qui ne sème pas qu'elle lui demande le chemin de Thénizy. Il a quand même l'outrecuidance de vouloir emprunter un tronçon d'autoroute. Pas vexé par notre refus, il nous emmène sur la départementale vers Provins et nous «pose» une demi-heure plus tard au centre d'un village ordinaire, construit sur une butte en bordure du plateau briard. «*Vous êtes arrivés.*» nous susurre la voie langoureuse de l'appareil. Nous laissons la voiture pour faire le tour du village et repérer la boîte à lettres qui emportera le lendemain la «carte Départ» à l'ami Patrick. Notre promenade est assez brève car le village est peu étendu et nous n'y rencontrons âme vivante, exception faite d'un chat (mais a-t-il une âme ?). Nous repérons la petite église aux murs crépis et au clocher en bulbe couvert d'ardoises, la place centrale où se trouvent la mairie, la cabine téléphonique et la boîte à lettre jaune serin (cf. planche 29a), quelques maisons bien soignées et fleuries, ainsi qu'un château d'eau ocre clair, portant une mention Thénizy 1936.

Après deux nouvelles «manips Tom-Tom», l'une pour aller jusqu'à Hermé dont j'ai gardé le souvenir d'un mémorable déjeuner au restaurant de la Grande Monique lors d'un passage en Diagonale de France en 1996 (cf. http://www.gilbertjac.com/3_enDiag/Mes_CR/03_page_TRI96.htm), l'autre pour revenir jusqu'à Provins, nous posons nos valises à l'hôtel Ibis, vers 16h45. Là encore, c'est presque le désert, exception faite de la réceptionniste «standard», qui nous apprend que nous ne pourrions pas dîner car le restaurant est fermé le dimanche soir...

Peu nous importe puisque nous avons l'intention d'aller visiter Provins, cité de la rose, depuis que Thibaut de Champagne a rapporté le premier plant de «*rosa gallica*» de sa croisade à Jérusalem en 1240. Ce rosier très résistant, a traversé les siècles pour devenir aujourd'hui la «*rosa gallica officinalis*», la célèbre Rose de Provins que l'on utilise, non seulement pour couvrir de pétales les jeunes mariées, mais aussi dans de nombreux produits gastronomiques locaux, apéritifs inclus.

Provins est une petite ville sympathique pour le touriste (cf. planche 28), avec ses remparts du XII^e remarquablement conservés et la célèbre Tour de César de la même époque, que nous visitons jusqu'à sa belle charpente. C'est en parcourant la coquette Place du Châtel que nous «tombons» dans une crêperie plutôt bas de gamme, davantage pour éviter l'averse orageuse qui a subitement noirci le ciel et menace de nous tomber sur la tête, que pour le charme du décor ou l'attraction de la carte. Dîner rapidement expédié pendant que l'orage s'éloigne et retour à l'hôtel où le veilleur de nuit a remplacé la minette de l'après-midi. L'endroit est encore plus triste qu'à notre arrivée. Et le ciel chargé ne présage rien de bon pour le lendemain. Thénizy a repris la main. Je pressens qu'il me prépare un autre mauvais coup...

1 Dourdan&Thénizy évidemment...

LUNDI 3 MAI 2010

De Provins (Seine-et-Marne) à Briare (Loiret), via Thénizy

150 km et 1.005 m d'élévation

Thénizy dévoile son jeu quand j'entrouvre le rideau au lever du jour. Le ciel est chargé d'épais nuages fortement grisonnants, voire très obscurs. Pas de pluie, ni de vent apparent dans les arbres, mais le toit des voitures portent les traces d'une averse récente. La matinée va être humide. Mais quand il faut y aller...

Je ne vous parlerai pas du petit déjeuner-buffet qui est chez Ibis comme chez Campanile et consorts. Il est classique. Je ne manque pas de remplir mes poches de maillot de deux petits sandwichs de fromage type Hollande et d'une «chocolatine», comme on dit dans le Sud-Ouest chez mon compère Francis, l'Aveugle. Un petit en-cas qui me fut souvent fort utile et qui ne compromet pas les finances de la chaîne hôtelière...

Je place mon arme favorite anti-pluie dans un petit sac à dos : un vieux poncho qui depuis plus d'une décennie quitte rarement mes sacoches. Neuf, il était jaune canari et visible des automobilistes à 2 km. Aujourd'hui, il est jaune caca d'oie maculé de grosses taches noires de cambouis. Mais il est toujours en bon état, imperméable à la pluie, au froid et à la transpiration, ce qui fait que, sous lui, on est aussi mouillé au dedans qu'au dehors, mais avec une différence essentielle : dedans, c'est un vrai petit sauna et mes épaules dorsalgiques, comme mes genoux facilement tendineux, aiment bien cette douceur humide, mais douillette. Il fait nettement moins de 10° et je m'habille comme... en février : coupe-vent, jambières, cache-oreilles, gants longs...

Eliane est (presque) prête et je la sens à la fois émue et motivée. Normal puisqu'il s'agit de son premier vrai Rayon. Jusqu'à ce jour, elle prenait les grandes routes et rejoignait directement la ville-étape, soit pour y trouver la bonne place de camping ou l'hôtel de son choix. Désormais, elle se lance sur le parcours, sur les petites routes de notre France rurale, là où Patrick a choisi de nous faire passer. Elle a révisé la veille au soir le road-book que je lui ai préparé : la carte schématique du parcours (cf. page 222), la carte Michelin au 1/200.000 sur laquelle le trajet est surligné au feutre orange et quelques consignes écrites. Et bien sûr, son complice indispensable : Tom-Tom. Comme je n'ai aucune envie d'avoir une voiture collée à ma roue arrière, elle a pour consigne de partir «à l'heure qui lui plaira». L'autre consigne est de «faire les courses» pour midi, c'est à dire du pain, du jambon et de l'eau car nous sommes des gens sobres. Pas de rendez-vous prévu pour le pique-nique puisque nous serons sur le même parcours et que, logiquement, la PEUGEOT 207 devrait aller plus vite que le vélo ORBEA, fut-il monté par un puissant cavalier...

De la pieuvre urbaine à la campagne briarde...

Je quitte l'Ibis et mon épouse vers 7h30. Le ciel est un peu moins chargé et il ne pleut pas. Par contre, ça caille et je tremble de tous mes membres dans la descente rapide vers le centre de Provins. Une première corvée pour commencer la journée : les 8 kilomètres de départementale pour rejoindre la petite route blanche qui me conduira vers Savins et Thénizy. J'ai horreur des routes encombrées et cette D403 l'est épouvantablement ce lundi matin, à l'heure de l'embauche, des livraisons et des transports d'écoliers. Je roule presque dans le caniveau et je serre les fesses. Un tentacule de l'immonde pieuvre urbano-parisienne viendrait-il jusque là ?

C'est un vrai soulagement de tourner sur la droite pour escalader une bosse assez marquée en direction du village de Savins. Le vent vient de se réveiller. Il souffle modérément du nord-ouest, c'est à dire que je l'ai dans la tronche. Mais je ne m'en inquiète pas car ma direction principale du jour sera sud. Et le vent qui se lève est un signal plutôt favorable quand le ciel est aussi chargé. En moulinant dans la pente (5 à 6% quand même), j'ai le temps de regarder autour de moi. Je me trouve dans un petit coin de Brie que l'on appelle le Montois (cf. photo b de la page suivante). Ce pays est en fait le revers du plateau briard. Son nom est associé à celui de Bassée qui désigne la vallée de la Seine, immédiatement en contrebas. Ces deux petites zones géographiques, très différentes par leur écologie, constituent la frange la plus méridionale de la Brie. On retrouve dans le Montois les vastes champs de céréales qui caractérisent l'un des greniers à blé de notre hexagone, mais aussi, du moins dans ce secteur Savins-Thénizy-Donnemarie, des bois touffus d'essences feuillues qui pleurent encore, suite aux averses nocturnes.

3 mai 2010 - Thénizy (Seine-et-Marne)



a - Thénizy - au coeur du village
(a g. le 2/05 sous le soleil, à d. le 3/05 sous le crachin)

b - Paysage du Montois

J'arrive à Thénizy, vers 8h20, par une délicieuse petite route, si étroite que je dois rouler sur l'herbe du bas-côté quand je croise une voiture, sans doute une maman qui va ou vient de poser son «petit» à l'école. Le village est un peu plus vivant que la veille. Sur la place de la mairie, où je glisse la carte «Départ» dans la belle boîte postale jaune (cf. photo du milieu ci-dessus), quelques jeunes enfants s'agitent en poussant des cris, tandis que deux mamans papotent sur le banc de l'abribus. Le car de ramassage scolaire a sans doute un peu de retard.

Comme ce village ne possède aucun commerce, je vais jusqu'au monument aux morts près de l'église. Je sais, comme ce fut le cas dans le village de Prugny, tête du rayon numéro 3, que Patrick qui n'aime pas qu'on lui raconte des bobards, demande l'un des noms inscrits pour justifier du passage, par défaut de cachet humide. Patrick a eu la bonne idée d'associer nos héros de l'une des deux grandes guerres, à nos «visites pédalantes»... C'est une manière de prendre quelques secondes pour leur rendre un petit hommage. J'ai noté sur mon carnet que ce village a sacrifié huit de ses fils entre 1914 et 1918 : un Aristide, un Fernand, un Joseph, deux Louis, un Marcel, un Maurice et un Mirtil Leroy dont le prénom pose question : réalité ou erreur du graveur ?

Je suis arrivé à Thénizy avec quelques gouttes de pluie. J'en repars sous un «pleuviotement» croissant qui m'engage à enfileur mon précieux poncho. Si je trouve facilement la route de Donnemarie-Dontilly, je réussis à y perdre la bonne direction dans une bourgade très étendue et très agitée en ce début de semaine. Cela m'arrive souvent quand la pluie m'empêche de consulter la carte et que je veux m'orienter par les panneaux indicateurs « faits pour les bagnoles », comme chacun sait...

Première attaque...

Je me retrouve au pied d'une bonne bosse sur la rocade qui contourne l'agglomération. Le vent a forcé, le poncho fait parachute, je cherche à passer sur le petit plateau en plein effort (pour les connaisseurs, mon vélo est équipé d'un pédalier compact à 2 plateaux, 50 et 34)... et je manque de me vautrer sur l'asphalte car je viens de coincer la chaîne entre les deux plateaux. Je m'écarte de la chaussée car la circulation est dense et je me «noie» les pieds dans une herbe épaisse qui est une véritable éponge. Je tente comme un fort des halles (relatif car mes biceps sont très discrets) de tirer à pleines mains nues sur la chaîne. Aie, ma main ripe, heurte une dent et un liquide rouge vient pisser dru sur la manivelle.

Il me faut quelques secondes pour réaliser que l'articulation principale de mon index droit a été littéralement dépiatée. Pas de panique, SVP. Un peu de stratégie devrait me permettre de parer cette attaque sournoise de Thénizy. D'abord, un mouchoir en papier pour colmater l'hémorragie (petite rassurez-vous). Puis une bonne giclée d'eau du bidon pour laver la plaie (heureusement que je ne roule pas à la «pisse» dopante...). Je recolle le morceau de peau sur l'os à vif et emmaillote le doigt dans un autre mouchoir. J'enfile délicatement mon gant en polaire pour tenir le pansement de fortune... et éponger le rab de sang.

Reste à décoincer la chaîne. En bon cyclotouriste, je voyage évidemment avec un peu d'outillage, dont un outil à clés multiples. Après avoir démonté patiemment les cinq vis qui maintiennent les plateaux et retiré partiellement l'un d'eux, je peux enfin libérer la chaîne.

Le remontage est laborieux, d'autant plus que ma main droite gantée est assez peu performante et que la chute d'une vis dans un tel fouillis d'herbe déclencherait assurément une crise de nerfs, suivie d'une profonde dépression...

Vingt bonnes minutes plus tard, Orbéa est enfin remis sur roues et je termine la rampe sur un braquet de pépère. La descente à contre-versant sous une pluie désormais battante est très désagréable. La douleur se réveille dans mon doigt et je sens que je ne pourrai pas rester avec ce pansement de papier... Nouvel arrêt. J'appelle Eliane - assistance justifiée, non ? - pour lui demander de passer dans une pharmacie afin d'acheter un désinfectant et des petits pansements.

Grosse émotion passée et douleur dominée, je retrouve le plaisir de la balade sur une petite route dans la forêt de l'abbaye de Preuilly. Le vent, solidement installé désormais, m'est favorable et la pluie s'est progressivement calmée. J'espère que Thénizy est écoeuré d'avoir manqué son attaque et qu'il va me fiche la paix un certain temps. Tout va donc mieux et je roule à bonne allure en direction des vallées de la Seine et de l'Yonne.

L'ancienne abbaye cistercienne de Preuilly - la cinquième fille de Citeaux - est aujourd'hui réduite à quelques ruines, d'ailleurs invisibles depuis la route. Ne subsistent que quelques bâtiments fermiers où sont installés des haras et, je pense, quelques chasses privées car, à défaut de pur-sangs, je rencontre du gibier à plumes - faisans et autres oiseaux turquoises et mordorés - récemment libérés de leur lieux d'élevage et de nombreux lapins de garenne nettement plus farouches que leurs compères volatiles. Je n'aime pas penser que ces innocentes bestioles sont vouées au massacre des chasseurs de salon qui viennent passer le week-end dans les superbes résidences que j'entrevois au passage. Quel plaisir sadique peut-on trouver dans la tuerie d'un volatile en partie apprivoisé ?



La Seine à La Tombe



L'Yonne à Misy



km. 65, entrée en Loiret

Un peu d'hydrologie et de géographie

En bon hydrologue de métier, je cherche vainement la Seine à Châtenay-sur-Seine. Bigre, elle a disparu ! Je ne la retrouve que 4 km plus loin à La Tombe (merci mon Dieu de m'avoir évité de naître ici !) et je stoppe quelques minutes pour la contempler et la photographier, ainsi que l'Yonne que je croise à la sortie de Misy. Je constate une nouvelle fois que la Seine est moins puissante que l'Yonne et que les géographes n'ont pas donné priorité au débit quand ils ont choisi de faire un fleuve de la première et une simple rivière de la seconde. Paris et Rouen sur Yonne, ce serait pas mal, non ? Cela eut-il changé le cours de notre Histoire ?

En franchissant l'Yonne, j'entre dans le département de l'Yonne et dans le Gâtinais, vaste pays de transition entre Brie et Beauce. Ce qui ne change pas grand chose à l'oeil car les cultures (céréales, maïs et tournesols juvéniles, betteraves sucrières) s'étendent toujours à perte de vue, tandis que les grandes exploitations agricoles et les silos à grain sont les mêmes. La seule différence perceptible pour le cycliste est que les ondulations du terrain sont moins marquées. Une gâtine est, par définition dans notre langue, une terre «gâtée» par des défrichements abusifs au Moyen-Âge. Une «gatinha», en portugais et/ou brésilien (nous avons vécu plus de dix ans au Brésil, merveilleux souvenirs) est une petite chatte et un doux nom utilisé par les Roméo pour désigner leur Juliette. Cela n'a rien à voir avec la terre gâtée, mais c'est plus romantique.

Les choses ont changé depuis le Moyen-Âge car je traverse quelques belles forêts. A Vallery, je rate le château et le vénérable chêne du Grand Condé (350 ans !) un peu parce la pluie est de retour et me dissuade de faire le détour, surtout parce que, de toute façon, pour visiter il faut payer un droit d'entrée et disposer d'au moins une demi-heure.

Eliane me double peu après et me lance au passage qu'elle va jusqu'à Chéroy pour faire les courses. Je la rejoins rapidement, ce qui me permet de nettoyer et de panser ma blessure. J'y gagne dans l'affaire un succulent gâteau aux amandes. Une bise pour remercier ma «gatinha» et je repars en lui fixant rendez-vous pour le casse-croûte près de l'église de Château-Renard, soit à 32 km. Il est 10h45. La pluie va et vient, le vent est soutenu et moi je me laisse tranquillement mouiller et pousser... Tout irait très bien, madame la Marquise, si la température ne baissait pas. Va-t-il neiger ?

Je profite d'une accalmie pour satisfaire le besoin de soulager ma vessie et de dégourdir mon fessier, précisément à l'endroit où mon parcours entre dans le Loiret. J'aime bien ce département de notre «douce France». A cause d'Orléans et des exploits de la Pucelle, peut-être ?

Quand ma pensée s'égare...

La route est devenue monotone. Une question me prend subitement la tête : pourquoi Patrick a-t-il choisi de donner le numéro UN à Dourdan et le DEUX à son éminence grise Thénizy ? Par habitude ou convention, sans doute.

Et pourtant, je me souviens d'une démonstration de mon beau-frère André (avec lequel il m'est arrivé de «Rayonner», par exemple en 2006 - cf. chapitre V, Tome I, page 95) avec une roue très «haut de gamme» (Mavic ou Corima, je ne sais plus), qui, tenue d'une main par le moyeu, trouvait toujours sa position d'équilibre avec la valve de la chambre à air dans la position la plus basse. Il y voyait la preuve de l'extrême fluidité du roulement.

La roue de Patrick étant certainement aussi performante qu'une Corima, le Rayon «number one» aurait pu être celui de Saint-Flour, n'est-ce pas ? Saint-Flour, ça c'est un chouette Rayon, un vrai au coeur du Puy-de-Dôme et des monts du Cantal. C'est «autre chose» que ce minable Dourdan, tout plat et sans saveur. Alors pourquoi le UN en haut ? L'attraction de la pieuvre parisienne ? La priorité du Nord, polaire de la Rose des vents ? L'habitude du cadran d'horloge ? Mais voyons, sur ledit cadran, le chiffre du haut, ce n'est pas le 1 mais le 12 ou le zéro ! Tiens pourquoi pas le 12 pour Dourdan, ce qui nous fait le 1 à Allègre. Sympa aussi Allègre avec la Danse Macabre de La Chaise-Dieu et les Monts du Livradois. A moins que...

Bing, perdu dans mes élucubrations, je me heurte (au figuré) à un panneau «Déviation» à l'entrée du village de Chantecoq. Route coupée totalement et aucune indication pour retrouver son chemin. Une sueur froide me gagne. Comment Tom-Tom va-t-il gérer ce problème ? Moi, au pif, je m'en sors assez bien. Et lui ? Encore mieux. Il paraît que la voix féminine a un peu râlé quand la 207 a désobéi aux ordres pour quitter le trajet indiqué, mais qu'elle a rapidement retrouvé son self-contrôle et la bonne route. Vive la modernité ! Mais ce n'est pas ce genre d'outil qui va améliorer les connaissances géographiques et le sens de l'orientation des nouvelles générations.

Pluie et froidure redoublent, et pourtant je stoppe à la sortie de Chantecoq et sors mon Lumix pour photographier une charmante scène, véritable rayon de lumière dans cette triste journée (cf. planche 29a). J'adore ces artistes anonymes qui saluent le passant voyageur et lui apportent un instant de bonheur avec quelques poupées de chiffons gracieusement vêtues et placées dans un décor d'objets communs, astucieusement disposés. Je pense aux mounaques de la vallée de Campan dans les Hautes Pyrénées. Celles-ci sont beaucoup plus jeunes et gracieuses. Merci l'artiste !

Je repars et je fonce dans le rideau de pluie. La faim commence à me tortiller l'estomac et le froid à me gagner, même dans mon étuve sous le poncho. Je ne savais pas que l'église de Château-Renard se trouvait au sommet d'une rampe d'un hectomètre à plus de 12%. L'escalade me réchauffe à peine, mais la présence de la 207 sur la petite place me rassure. J'avais eu peur que l'accès acrobatique ait rebuté Eliane. Je prends le temps de faire deux photos «pour le souvenir» (cf. planche 29b), de quitter la cape pour protéger le vélo et je me précipite dans la voiture. Je suis transi. L'averse est de plus en plus violente et glaciale. Thénizy rigole, moi je grelotte. Il est 12h20, mon compteur indique 93 km et une moyenne hors arrêts de 22,50 km/h. Quant à la dénivelée cumulée, elle me surprend : 720 m. Où étaient les bosses ?

3 mai 2010 - de Chantecoq (Loiret) à Briare, en passant par Châtillon-sur-Loire



a - Chantecoq - un rayon de soleil dans la grisaille...



b - Châteaurenard - l'église et la porte fortifiée



c - Rogny-Sept-Ecluses : les anciennes écluses, le canal de Briare et le village



d - Ouzouer-le-Trézée : le port



e- Briare : le pont-canal



Planche 29

Leçons d'Histoire

La pluie a baissé son intensité, tandis que le vent continue de se renforcer. Le ciel s'éclaircit enfin, un peu. A 13h15 (près d'une heure d'arrêt pour réchauffer la mécanique !), je repars sous le poncho, aussi mouillé au dedans qu'au dehors. La descente vers le centre de la ville est rapide et glaciale, la bonne grimpe qui permet d'en sortir remonte la température du moteur. Le décor environnant n'a pas changé. D'immenses champs de céréales, de rares et énormes fermes, des châteaux d'eau et des silos à grains, des lignes droites et de la platitude. Un petit creux pour traverser à La Chapelle une rivière qui s'appelle l'Aveyron (un petit cousin de celui du Sud-Ouest ?) et un rayon de soleil qui me décide à remplacer le poncho par un coupe-vent. Je salue au passage la petite ville de Châtillon-Coligny, vieille connaissance depuis des passages en Diagonale entre Perpignan et Dunkerque. J'y retrouve les rives du Loing et le canal de Briare. Cette bourgade a connu une histoire agitée au XVI^e siècle quand son seigneur, l'Amiral de France Gaspard de Coligny devint huguenot et fut l'un des leaders des Guerres de Religion, avant d'être l'une des innombrables victimes de l'effroyable massacre de la Saint-Barthélemy.

Je décide de quitter le parcours de Patrick pour suivre une sympathique petite route (blanche sur la Michelin comme souvent quand une route est sympathique) qui remonte la vallée du Loing sur sa rive droite. Par Dammarie-sur-Loing, je rejoins le village de Rogny-les-Sept-Ecluses, devenu célèbre par la volonté d'Henri IV (encore un Huguenot qui échappa au massacre, tant mieux pour nos ancêtres et tant pis pour les «poules au pot») de relier la Loire à la Seine par le fameux canal de Briare.

Il s'agissait de compenser une dénivellée de 34 mètres. Aujourd'hui on construirait un plan incliné ou un ascenseur à bateaux, comme on peut en voir un en France à Saint-Louis-Artzwiller en Moselle pour le canal de la Marne au Rhin (dénivellée de 44 mètres). En 1605, cette technique n'existait pas ou, même imaginée par un génie tel que Léonard de Vinci, elle eut été techniquement irréalisable. Il y a quatre siècles, les bateaux montaient ou descendaient les montagnes par des écluses, que l'on enchaînaient par 5, 10, voire 20... L'architecte Hugues Cosnier dessina un escalier de sept écluses dont les clichés de la planche 29c donnent une bonne idée. Douze mille ouvriers travaillèrent à sa réalisation de 1606 à 1610... quand le chantier fut abandonné après l'assassinat du roi par Ravailiac. Mais les travaux reprirent en 1637 à l'initiative de Guyon, sieur du Chesnoy et le canal entra effectivement en service en 1642. Les bateaux ont escaladé la colline de Rogny par cet ouvrage durant 245 ans ! Aujourd'hui, le canal contourne la colline, mais six écluses sont nécessaires pour compenser la dénivellée.

J'adore ces leçons d'histoire gravées dans le paysage. Si nos merveilleuses églises romanes ou nos grandes cathédrales gothiques sont les témoins les plus courants de la science et du génie de nos ancêtres, des exemples comme celui de Rogny sont émouvants et instructifs. Qui aurait cru que le poignard d'un moine illuminé aurait pour conséquence, minime dans l'Histoire mais essentielle pour les bateliers de la région, un retard de 30 années dans la mise en eau d'un canal très important à l'époque pour l'approvisionnement de Paris ?

Châtillon-sur-Loire, ville sans hôtel ?

C'est en méditant cette leçon d'histoire que je me dirige vers Briare. Je parcours depuis Châtillon-Coligny une région très verdoyante, humide et giboyeuse, aux sols tantôt marneux imperméables, tantôt sableux, fort sympathique pour le cyclo-baladeur. Ce pays de France est la Puisaye, terme dont l'étymologie est incertaine. Les paysages sont très différents de ceux du Gâtinais. On y trouve des haies vives («bouchures»), des étangs souvent vastes et des forêts giboyeuses aux sous-bois garnis de fougères.

Je retrouve le canal à Ouzouer-sur-Trézée, coquet village fleuri rassemblé autour d'un petit port de plaisance (cf. planche 29d). J'y fais une courte halte pour appeler Eliane qui avait la mission de trouver un hôtel de préférence à Châtillon-sur-Loire (ville située à mi-Rayon et lieu de contrôle de la carte de route), mais plus certainement à Briare car je n'ai rien trouvé dans la première ville sur Internet, ce qui est étonnant pour une ville de plus de 3.500 habitants. Eliane me dit qu'elle est déjà installée à l'hôtel du Cerf à Briare et me donne quelques indications pour la localiser.

Je décide de passer par Châtillon pour faire le contrôle aujourd'hui, dans l'hypothèse, improbable mais pas exclue, où je pourrais partir au lever du jour le lendemain. Châtillon est une ville dont je n'ai saisi ni l'organisation, ni les charmes qui doivent être très cachés. Pas étonnant que les guides verts de Michelin l'ignorent (cette ville n'est citée ni dans le guide des Châteaux de la Loire, ni en Berry-Limousin).

Le jeune bistrotier qui me sert un Perrier-menthe est aimable, mais aussi tristounet que sa ville. Il n'a pas eu de chance que ses aïeux, originaires du Maghreb, aient aussi mal atterri dans notre hexagone. A sa place, je retournerais me poser vers Fort de l'Eau, c'est beaucoup plus sympa (je sais, j'y ai vécu 6 ans...). Il me confirme qu'il n'y a pas d'hôtel ici et je comprends pourquoi maintenant. Les touristes sont à Briare ou Sancerre et ceux qui viennent à Châtillon-sur-Loire sont en visite dans leur famille.

Sacré Zef !

Je repars et, ne voulant pas prendre la route que je ferai le lendemain, je traverse à nouveau la Loire pour remonter vers Briare par la rive droite. Moins d'un hectomètre avec le «vent dans la gueule» suffit à vérifier la loi cinétique bien connue, et qui n'étonne plus les vieux briscards comme moi, que le même vent est beaucoup plus violent quand il vous contrarie que quand il vous pousse.

Combien de fois n'ai-je pas entendu les débutants, voire mon épouse, se réjouir de l'absence de vent quand ils sont allégrement poussés à 20 km/h et prétendre que le même Zef vient de se lever juste au moment où ils font demi-tour ? Moi, je savais que ce vent de nord-ouest qui me poussait de plus en plus fort depuis le matin, était un costaud et que pour l'affronter, ce serait une autre affaire. C'est à 15/16 km/h, les mains en bas du guidon, que je parcours les 5 km jusqu'à l'hôtel du Cerf, tout en me demandant ce que cela veut dire et quelle «saloperie» Thénizy (poussé par Dourdan, bien sûr) me mijote pour le lendemain.

Dans l'immédiat, je retrouve Eliane qui m'attend sur le trottoir quelques hectomètres avant le Cerf, hôtel dont elle se dit enchantée, tant pas l'accueil que par la vaste chambre et la cour fermée. Comme cet enthousiasme n'est pas habituel chez mon épouse, j'en déduis qu'elle a fait très bon ménage avec Tom-Tom durant cette journée et que l'établissement qui nous accueille doit être vraiment très bien. Je gare mon vélo dans un cellier fermé et relève le bilan journalier sur mon compteur : 150 km, 23,3 km/h (merci Zef) et 1.005 m de dénivelée, avec une pente maximale de 15% dans le raidard d'accès à l'église de Château-Renard.

Après la douche, nous faisons une longue balade à pied jusqu'au pont-canal (cf. planche 29e) un remarquable ouvrage contemporain de la Tour Eiffel, qui représente à la fois une prouesse technique (gouttière métallique de 662 m de long et 11 m de large, reposant sur 15 piles, constituée de plaques d'acier et de millions de rivets, etc.) et une véritable oeuvre d'art car il est aussi esthétique et gracieux quand on le contemple en surface ou par dessous. Félicitations aux ingénieux ingénieurs de la Société Eiffel !

Nous cheminons un long moment le long du petit port de plaisance, puis sur la rive de la Loire et enfin au coeur de la ville. Quel contraste avec sa proche voisine, Châtillon ! Autant celle-ci est moche, autant Briare est sympathique et avenante. Son seul défaut en ce début de semaine, est que la plupart des restaurants sont fermés et que nous devons acheter une restauration d'urgence à consommer dans notre chambre. Une consolation : le ciel est complètement dégagé. Il devrait faire beau demain.

Mais que nous mijote Thénizy, pour la reprise des hostilités ?

MARDI 4 MAI 2010

De Briare (Loiret) à St-Amand-Montrond (Cher), via Bruère-A.

132 km et 1.042m d'élévation

Le ciel est uniformément gris sombre et le vent souffle fort dès le lever du jour. Un air froid et humide se glisse par la fenêtre entrouverte que je referme aussitôt. Le test a été suffisant pour me convaincre de m'habiller aussi chaudement que la veille et de faire suivre sac à dos et poncho, même si la pluie ne semble pas menacer. Nous descendons à la salle du petit déjeuner, vers 7h30, comme des touristes pas pressés. Un superbe buffet à la mode anglo-saxonne nous y attend et nous y faisons largement honneur.

Je quitte l'hôtel à 8h35, sans donner un rendez-vous précis à Eliane qui a décidé de prendre son temps et de faire les courses avant de partir. L'étape du jour est longue de 130 km. J'avais prévu d'attaquer le Rayon de Dourdan dès le pointage à Bruère-Allichamps et de «remonter» jusqu'à Châteauneuf-sur-Cher où j'avais repéré un certain hôtel du Boeuf. Mais un appel téléphonique la veille, m'avait appris que «le Boeuf était mort», ou plus précisément que les patrons avaient pris leur retraite (depuis 15 mois ! Vive les mises à jour sur Internet !) et attendaient patiemment un acheteur. Contrariés par cette mauvaise nouvelle et inquiets par des prévisions météo franchement mauvaises (même si nous n'y croyons pas trop), nous avons décidé de nous réfugier dans un hôtel de Saint-Amand-Montrond, pour faire le point dans la guerre féroce que nous avons engagée avec le duo Dourdan&Thénizy.

La traversée de la Loire sur le pont-canal est un vrai moment de bonheur, malgré la séance de «tape-cul» imposée par la jointure des plaques métalliques. Je n'ai pas la chance d'y croiser un bateau et je n'ai pas le temps d'attendre, d'autant plus que le trafic semble inexistant par ce temps de Toussaint. La liaison Briare-Châtillon est beaucoup plus rapide que la veille car Zef n'a pris aucun repos durant la nuit et cette fois-ci, il me pousse. Dans Châtillon, je ne cherche pas à réfléchir et je suis scrupuleusement des petits panneaux «piste cyclable vers les Manigauds», un hameau situé plein sud, donc dans ma direction ou presque. En fait, je ne suis pas tout à fait sur la bonne route, mais je rectifie rapidement le tir, avec un surplus kilométrique peu important. Comme j'y ai gagné en tranquillité, je ne m'engueule pas.

Coup de froid

Par contre, je suis complètement gelé (le thermomètre de mon compteur indique 4° à 9h00 passées un 4 mai et à 200 m d'altitude !) et je décide de mettre mon poncho de pluie, par-dessus le coupe-vent. C'est incroyable ! Je roulais en cuissard court moins d'une semaine auparavant ! Dourdan et Thénizy doivent avoir des copains dans les services techniques de la grande machinerie céleste ! Ah, les salauds !

Je roule vite à cause du vent, et plus je roule vite, plus j'ai froid. Ne manque que la pluie, qui serait sans doute de la neige fondue... Heureusement, la grisaille du ciel est semble-t-il inoffensive. Je pédale, je pédale, me réjouissant à chaque ondulation contraire qui me réchauffe et maudissant les faux-plats descendants qui me gèlent. Je traverse Pierrefitte-es-Bois à toute allure et échappe de peu à l'erreur de parcours à la sortie, malgré un panneau bien visible. Heureusement, que je suis vigilant pour parer aux sournoiseries de mon adversaire.

Curiosité

A Vailly-sur-Sauldre, je fais mon second arrêt : pour retirer le poncho car la température est montée de 2 degrés grâce à un ciel un peu plus lumineux et pour voir de plus près la grange pyramidale qui est la fierté de ce village (cf. planche 30a, page suivante). Les granges pyramidales sont de vastes édifices ruraux de bois et de torchis, dont la construction remonte à cinq siècles pour la plupart d'entre elles. Elles sont caractéristiques du Pays Fort (qualificatif provenant de la présence d'argile dans les sols qui sont lourds, imperméables et peu favorable à la culture), une petite région située entre la Sologne et le Sancerrois. De forme carrée et couverte d'un toit de tuile en pyramide, la grange comprend un fenil (grenier à foin) à la partie supérieure, tandis que la partie inférieure se partage entre une aire de battage et tout autour, d'une étable, d'un local pour les porcs, d'une bergerie et de différents apprentis et réserves.

4 et 5 mai 2010 - de Briare (Loiret) à Ternant (Nièvre), en passant par Bruère et St-Amand



a - Vailly-sur-Sauldre (Cher) - la grange pyramidale



b - Eglise paroissiale Saint-Roch de Ternant (Nièvre) - le Retable de la Passion (à g.) et le Retable de la Vierge

Planche 30

Ces remarquables vestiges du passé étant en voie de disparition (il n'en resterait qu'une petite trentaine), une action de sauvegarde a été entreprise et la grange de Vailly, capitale du Pays Fort, est le résultat le plus spectaculaire de cette opération puisqu'elle a été démontée de son emplacement d'origine, déplacée et entièrement reconstruite à l'ancienne. J'apprécie l'abnégation de ceux qui luttent pour conserver à nos enfants ces précieux témoignages du passé. Je serais bien entré pour visiter la grange de Vailly, quitte à y laisser une obole, mais les environs sont déserts et les portes d'accès bien cadencées. Je me résous à en faire le tour (qui est conséquent) et à lire avec application les panneaux explicatifs.

Le plateau bocager du Pays Fort n'est pas plat. Il est sillonné par de nombreux petits cours d'eau, bien alimentés en période de pluie par la faible capacité d'infiltration des sols marneux. Crêtes boisées et vallées encaissées alternent avec régularité, donnant au parcours routier un profil longitudinal en sinusoïde qui impose de nombreux changements de rythme. En jouant opportunément avec pignons et plateaux, toujours propulsé par un Zef sans défaillance, je progresse à bonne allure et, enfin, avec un plaisir de pédaler que j'ai peu connu depuis mon départ de Provins. Je traverse des villages assez soignés, aux noms très «France profonde» comme La Chapelotte, Le Point-du-Jour, La Borne. Je me régale. Thénizy m'a oublié, mais je reste vigilant car la chaussée est en mauvais état, boueuse et encombrée de débris dans les nombreux passages en sous-bois. Si je savoure les belles voûtes forestières, les sous-bois bleuis par les jacinthes et les bords de route fleuris d'orchidées de mai, je reste sur mes gardes...

En Champagne... berrichonne

Vers le kilomètre 60 de mon parcours, je laisse le Pays Fort pour entrer en Champagne berrichonne, un pays de la région Centre que je connais par coeur puisque Bruère-Allichamps est située sur sa frange méridionale et qu'il couvre un grand territoire de la Loire jusqu'à l'Indre (plus de 100 km), incluant les villes de Bourges, Vierzou et Châteauroux. Tous les Rayons septentrionaux traversent cette Champagne (du latin *campus*, campagne), aux paysages assez diversifiés.

L'impression dominante reste, comme dans la majorité des régions à substratum calcaire de notre hexagone, la présence de vastes champs de céréales et d'oléagineux (tournesol et colza), des exploitations opulentes et fortement mécanisées, des engins d'irrigation interminables à roues multiples et robotisés. Cette terre autrefois sèche et vouée à l'élevage des moutons, s'est totalement métamorphosée avec l'arrivée d'engins agricoles de plus en plus performants. Mais à côté de ces terres céréalières, la Champagne berrichonne propose une intéressante variété de paysages, avec quelques belles forêts comme celle de Meillant et quelques verdoyantes vallées, dont la plus agréable est évidemment celle du Cher, rivière particulièrement sympathique tout au long de son cours.

Pas de nouvelles d'Eliane, mais pas d'inquiétude puisque sa complicité avec Tom-Tom est assurée (même si, je l'apprendrai plus tard, cet animal ne connaît pas le village de La Borne...). Pas de problèmes pour moi non plus puisque mon compteur affiche 8° et une vitesse largement supérieure à 25 km/h sur la plat, par la grâce d'une propulsion éolienne qui commence à m'inquiéter, car ma remontée en sens inverse le lendemain risque d'être sinon impossible, du moins «galérienne». Mais demain est un autre jour et Zef a bien le temps de s'essouffler.

Je traverse sans hésitation (fastoche, puisque c'est «toujours tout droit») les Aix-d'Angillon, petite bourgade très active en cette fin de matinée. Il m'a semblé apercevoir notre break 207 dans la file d'attente de la station d'essence d'un supermarché, ce qui signifierait qu'Eliane m'a doublé par une autre route que la mienne (?), mais je ne m'arrête pas. Il n'est pas encore l'heure de se restaurer.

Coup bas

Quelques kilomètres plus loin, à Sainte-Solange, je sais que je dois faire un «gauche-droite» au niveau de l'église... mais le croisement se révèle plus complexe que prévu et, comme il se doit, les panneaux indicateurs sont abscons. Je m'arrête et cherche la photocopie de la carte. M...! Je l'ai perdue ! Un instant paniqué, car sans elle il me sera difficile de suivre les petites routes de mon parcours, je remonte dans le vent jusqu'à l'entrée du village, à l'endroit de la dernière consultation de cette indispensable auxiliaire. C'est une attitude idiote car, si je l'ai perdue, Zef sous la pression de Thénizy, l'a emporté au loin d'une rafale rageuse, depuis belle lurette. M... ! et M... ! et M... ! Ça soulage... et ça fait venir Eliane et son précieux Tom-Tom qui, plus futé que moi, a sa carte en tête bien à l'abri de Zef. Mon épouse me met sur la bonne route et part à la recherche d'un coin sympa (et surtout à l'abri des agressions du vent) pour le pique-nique.

Je la retrouve une demi-douzaine de kilomètres plus loin, à la sortie d'un village qui porte le nom de Nohant-en-Goût, ce qui ne manque pas d'évoquer pour nous le Nohant de la grande George Sand, et de nous inciter à «goûter», bien qu'il soit seulement l'heure de déjeuner. Nous mangeons dans la 207 comme la veille, car les rafales de Zef sont aussi imparables que glacées. Mon compteur affiche 78 km, une moyenne de 24,5 km/h dont mes jambes ne sont qu'en partie responsables et une dénivelée de 775 m qui prouve que le Pays Fort et la Champagne berrichonne ne sont pas la Beauce. Arrêt de 55', reconstituant et réchauffant.

Le retour dans la tourmente à 12h45 est vraiment désagréable, même si j'ai pris le soin d'enfiler, par-dessus le coupe-vent, le Goretex rouge de mes sorties pédestres hivernales.

Toujours en panne de carte, je demande à Eliane de me piloter (ne serait-ce pas un motif de non-homologation, Patrick ?) quelques kilomètres plus loin, au niveau du camp d'Avord, car j'ai vu sur la Michelin originale un «fouillis» de route un peu biscornu. Tom-Tom s'acquitte une nouvelle fois royalement de sa tâche et nous amène sans erreur jusqu'à la D976, grande route horriblement camionneuse qui relie Bourges et Nevers. Je libère Eliane et son tuteur, car la suite du parcours est sans problème. Crosses (au-delà du champ de tir d'Avord), Vornay, Dun-sur-Auron, Meillant sont des bourgades importantes, comme les routes qui les joignent.

Je suggère à Eliane d'aller directement à Saint-Amand-Montrond pour y chercher un hôtel (pourquoi pas le Noirlac à l'entrée de la ville en venant de Bruère ?) et je repars toujours à moitié gelé et poussé par mon moteur auxiliaire. J'en ai marre de ce temps des régions polaires et je déconnecte de tout autre objectif que celui de parvenir le plus vite possible au terme de ce Rayon. Thénizy ne parviendra pas à m'empêcher d'arriver au bout, mais le salopard aura vraiment gâché mon plaisir.

Il est 14h25 quand je stoppe devant la porte du bar-tabac de Bruère, à quelques mètres de la célèbre borne romaine (cf. photo du 19 avril 2008, page 175). Un Mars, un Coca, un coup de tampon sur ma carte de route, une plainte sur cette « météo de chien » avec le sympathique patron, un passage aux toilettes... où l'extrait de carte égaré tombe au sol sans que je sache d'où il sort, et enfin un coup de portable à Eliane qui me confirme qu'elle m'attend au Noirlac.

Je repars par la route en bordure du Cher, un tronçon habituellement fort agréable, mais aujourd'hui aussi glacé qu'ailleurs. La cerise sur ce gâteau au mauvais goût sont les premières gouttes de pluie qui tombent quand j'entre sur le parking de l'hôtel. Il est 15h15 et il va bientôt faire nuit !

Je note sur mon carnet les indications du compteur : 132 km, moyenne de 25,8 km/h, 1.042 m de dénivelée et 6°. Le vélo est démonté, rangé dans son sac de transport et placé dans le coffre. Je suis incapable de prendre une décision sur la suite des événements. Vais-je attaquer Dourdan demain ou changer de stratégie pour le terrasser par le flanc ? N'étant pas Bonaparte, je sursois à toute décision.

Cette journée a été froide et triste. Le vélo comme je n'aime pas le pratiquer. J'ai gagné la bataille que m'a imposée Thénizy, mais je suis un vainqueur insatisfait. J'avais bien raison de me méfier de ces Rayons Number One et Two. Si le UN est à l'image de DEUX, ou pire encore, ça promet ! Vite une douche et au chaud ! Demain est un autre jour.

MERCREDI 5 MAI 2010

De St-Amand-Montrond (Cher) à Beaune

en voiture et sous la pluie...

Il a plu toute la soirée. Pas le moindre répit pour aller flâner sur la rive du Cher à peine distante de deux centaines de mètres. Quand je pense à cette épouvantable fin de journée, je me dis que Thénizy aurait pu être beaucoup plus cruel avec moi et me glacer trempé au lieu de me congeler à sec. Eliane nous a cogité un petit dîner qu'elle pensait gastronomique, mais à notre goût et sans porter de jugement absolu, nous avons trouvé que le chef du Noirlac était plus doué pour baptiser ses mets de noms aguichants que pour mijoter des sauces succulentes. Bref, soirée très arrosée au dehors et plutôt tristounette au dedans.

La décision de renoncer à rejoindre Bruère pour remonter le Cher puis la Beauce en direction de Dourdan est vite prise au lever du jour. Presque la totalité de la France est balayée par une tempête de nord-ouest. Et on nous annonce que ça va durer, que les rivières vont déborder, que les rafales de vent dépasseront les 100 km/h et que ceux qui n'ont rien à faire dehors, en particulier les retraités, veuillent bien rester chez eux. Je ne sais pas s'il y a des cyclos dehors, des damnés engagés dans une Diagonale ou autre défi, mais moi je n'en serai pas. J'obéis et je rentre chez moi.

Nous décidons quand même de faire le chemin du retour vers Beaune par les « *petites routes blanches de Patrick* », en l'occurrence de suivre en grande partie le tracé du Rayon de Ciel, le second monté sur ma roue, en septembre 2002. Faire du tourisme sous une pluie continue peut paraître une gageure. Mais pas pour un vieux cyclo qui compte quelques journées entières de pédalage sous son poncho et qui sait prendre du plaisir à rouler à 60 km/h, bien au sec et bien au chaud, sur les chemins cachés de la France profonde. Il faut savoir de contenter de peu, si toutefois le trésor de la petite église de Ternant (dans la Nièvre) est un menu plaisir. Ce n'est pas mon jugement.

Il pleuvait si fort à Ternant que notre parapluie n'a pas suffi à nous garder au sec dans la cinquantaine de mètres du parking à l'église. Et il faisait si sombre dans la nef que nous avons cherché un long moment l'interrupteur pour éclairer les retables de bois sculpté peint et doré, datés de la fin du XV^e.

Le Retable de la Passion placé au-dessus de l'autel et le Retable de la Vierge (cf. planche 30b) sont deux petites merveilles, classées monuments historiques depuis 1881 (!) et dont je me demande à chaque passage comment ce petit village a bien pu trouver le moyen de les conserver et de les présenter gratuitement. Qui faut-il remercier ? Le Sire Philippe de Ternant, chambellan de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, qui les a commandés entre 1440 et 1450 à un atelier flamand ? Ceux qui les ont protégés des voleurs, des pillards, des soldats, des révolutionnaires ? Les Monuments historiques qui les ont classés et restaurés à plusieurs reprises ? La Camosine, une association qui oeuvre pour la restauration et la mise en valeur du patrimoine nivernais ? La municipalité et les habitants de ce tout petit village du bas-Morvan méridional ? Je ne sais. Tous sans doute. Ce qui importe aujourd'hui, c'est d'aller à Ternant et d'apporter son obole aussi minime soit-elle pour que le miracle des Retables se poursuive.

Nous cassons la croûte à Autun et rentrons à Beaune en début d'après-midi. La pluie a enfin ralenti, mais Zef n'est pas essoufflé. Je ne regrette pas d'avoir renoncé à affronter Dourdan. C'était une bataille perdue d'avance. Reste à reprendre des forces et à mijoter une nouvelle stratégie. Je dois finir le montage de ma Roue cette année et je vaincrai Dourdan, dussé-je multiplier les assauts.

DIMANCHE 6 JUIN 2010

De Beaune à Saint-Amand-Montrond

en voiture et sous le soleil...

Nous étions rentrés le 5 mai, nous repartons le 6 juin. N'allez pas en conclure qu'un mois complet a été nécessaire pour que je me remette des blessures de ma lutte victorieuse contre Thénizy. Non, quand même pas. Mais entre-temps, nous avons eu quelques obligations diverses et j'avais pris deux journées pour accompagner mon compère Francis, l'Aveugle, dans la quête de sa énième Centriionale de France, un autre «machin» de l'ami Patrick qui consiste à joindre St-Amand-Montrond à vingt points régulièrement répartis sur les frontières de notre Hexagone. Des super Rayons en quelque sorte...

Nous repartons donc ce dimanche 6 juin en direction de Saint-Amand pour reprendre dès le lendemain matin les hostilités et attaquer Dourdan avec énergie comme je l'avais programmé au matin du 5 mai, si les Dieux du Ciel ne m'en avaient pas fermé la porte. Je n'ai pas regardé les prévisions de nos brillants experts es-météo qui voient rarement clair au-delà de 36 heures. Nous verrons bien.

Nous partons confiants sous un beau soleil pour aller pique-niquer au pied de la Croix de Libération qui domine la ville d'Autun en Saône-et-Loire. Le point de vue est magnifique, mais le ballet des voitures et des touristes bruyants qui en descendent, gâche en partie notre plaisir. Nous fuyons dès le dessert avalé.

Luzy, Decize, Saint-Pierre-le-Moutier, Sancoins, nous connaissons la route plus que par coeur. Est-ce la dernière fois que nous la faisons pour aller monter un Rayon ? Ce que nous ne connaissons pas par contre c'est le Jardin d'Elisée de Vernais, près de Bessais-le-Fromental. Une impulsion au regard d'un panneau publicitaire nous y conduit. L'aménagement pour le moins sommaire du parking et les premières gouttes d'une averse déclenchent l'envie de faire demi-tour. Mais nous aurions eu tort d'y répondre à cette impulsion.

Ce jardin est l'oeuvre d'un couple de Belges, Anne et Georges Beaumont-Bouhon, couple de passionnés, disparates mais complices, complémentaires dans leurs compétences. Il est fort intéressant et nous y passons deux bonnes heures au sein d'un groupe de visiteurs, sous la conduite de Georges, solide sexagénaire et mémoire encyclopédique, souvent planqués sous nos parapluies car le temps se dégrade. Dourdan a déjà ouvert les hostilités. Mais nous qui aimons les fleurs, fussent-elles cultivées, voire génétiquement trafiquées, nous avons vu et appris beaucoup de choses avec Georges et Anne. Nous y reviendrons.

Nous rejoignons le Noirlac vers 18h30 et nous prenons le temps de faire la promenade sur les bords du Cher, avant d'aller manger un Mac chez Do dans la zone commerciale, toute proche. La différence entre le restaurant du Noirlac et le Mac Do, c'est que le premier est sans aucun doute plus gastronomique que le second, mais qu'au moins dans ce dernier on n'a jamais de surprises. Sandwichs, nuggets et frites ont le même nom et la même saveur aux quatre coins de la France et même de l'Europe...

Attaque déloyale...

Ne ressentant aucune douleur à la ceinture lombaire depuis plusieurs semaines et shooté au Big Mac, je ne prends aucune précaution pour attraper le sac qui contient ma tenue de combat (attirail du parfait cycliste, bien sûr) dans le coffre de la 207. Bingo ! Une décharge électrique au niveau des reins me rappelle à l'ordre. Assez légère. Pas celle du lumbago qui vous fait hurler de douleur et vous laisse à angle droit. Me sentant fort, je la snobe... jusqu'à ce que vers minuit, après avoir plusieurs dizaines de fois recherché la bonne position pour dormir, une sueur froide me vienne. Je me suis bel et bien fait une torsion qui ne passera pas sans anti-inflammatoire. Je connais trop ce picotement pour me faire des illusions. Je ne pourrai même pas sortir mon vélo de son sac, lui remettre ses roues et encore moins pédaler demain. Dourdan a gagné la première bataille, avant même que je n'aie dégainé... Alors battu ? Renvoyé chez moi avec un coup de pied au derrière ?

Il me connaît mal, cet animal. Comme je ne dors pas, je figole une stratégie... dont je fais part à Eliane réveillée, elle aussi, aux côtés d'un tel agité. Je devais rejoindre Dourdan en deux jours et nous avions prévu de rentrer en trois étapes, via Chartres, Briare et l'Yonne, comme cela avait été programmé début mai.

Le programme sera inversé avec le tourisme d'abord (et des soins intensifs pour mon dos) et le vélo ensuite de Dourdan à Bruère. Comme Patrick n'impose pas un sens pour monter ses Rayons, ça devrait «coller». Un peu plus sereins, nous parvenons à trouver le sommeil vers trois heures du mat, moi complètement gavé de paracétamol, Eliane épuisée par mes contorsions.

LUNDI 7 JUIN 2010

De Saint-Amand-Montrond (Cher) à Briare (Loiret

en voiture, via la Sologne et la vallée de la Loire

J'appelle mon médecin traitant vers 8h30 qui, après avoir entendu mon histoire, accepte de faxer une ordonnance que j'aurais pu faire moi-même car ce n'est pas la première fois que cela m'arrive. En attendant le document, je réserve une chambre pour le soir à l'hôtel du Cerf à Briare et une autre dans une hostellerie de Chartres, choisie via Internet, pour sa proximité de la cathédrale. Nous petit-déjeunons copieusement et nous partons.

Si j'ai oublié d'emporter les médicaments, je suis quand même parti avec une ceinture lombaire. Le dos bien comprimé, je peux même prendre le volant. Nous partons vers Bruère-Allichamps car, quitte à «glandouiller» toute la journée, autant faire quelque chose d'utile à mon combat contre Dourdan. Et cette «chose utile» sera un repérage du parcours sur une bonne centaine de kilomètres, de manière à mieux esquiver les pièges au retour. Il fait un temps superbe, le vent de nord-est est réduit à un souffle. Dourdan n'aurait rien pu contre moi aujourd'hui. Et pourtant moi je pleure mon dos douloureux et lui ricane, tout en racontant à Thénizy la bonne blague qu'il m'a faite.

Tourisme

Nous descendons tranquillement la vallée du Cher, avec de nombreux arrêts, ici pour photographier quelques beaux spécimens de fleurs sauvages, à Châteauneuf pour acheter les médicaments dans la première pharmacie ouverte que nous rencontrons, là pour admirer une composition florale naturelle en bordure de route. C'est à Mehun-sur-Yèvre que nous cassons la croûte au pied des deux tours, derniers témoins du château «merveilleux» que Jean de Berry fit reconstruire en 1386 pour y tenir une cour aussi brillante que celle des plus grands rois. Charles VII en hérita, y reçut Jeanne d'Arc et y mourut en 1461. Quel dommage que ce bijou qui fut l'un des plus excentriques châteaux gothiques ne soit plus aujourd'hui qu'une ruine...

Nous poursuivons notre route vers le nord à travers la forêt solognote, aux aguets d'une présence animale ou d'une fleur inconnue. A la sortie de Sainte-Montaine, nous nous heurtons à un double panneau «Route barrée - déviation», sans autre indication sur l'importance des travaux. La DDE nous envoie à droite vers Aubigny-sur-Nère... alors je tourne à gauche vers Pierrefitte-sur-Sauldre. Par rébellion, parce que j'ai horreur des interdits et que la désinvolture de la DDE vis-à-vis des usagers est vraiment abusive («*Déviation de N km, par X*» serait un minimum, non ?).

J'ai en fait l'intention d'aller jusqu'à Brinon-sur-Sauldre, bourg en dehors du parcours, mais seul dans le secteur à proposer un hôtel (dixit Internet). C'est un petit village sympa complètement perdu au coeur de la Sologne. Après avoir sillonné le village, nous portons notre choix sur une Auberge, la Solognote, extérieurement vieillotte et campagnarde, mais néanmoins sympathique. Elle est fermée et nous notons soigneusement le numéro de téléphone ainsi que l'heure d'ouverture de la réception : «Pas avant 17h».

Nous rejoignons Briare au plus court par Argent-sur-Sauldre et Gien. Il est à peine 16h00 quand nous stationnons dans la cour de l'hôtel du Cerf à Briare. Eliane se charge seule de monter les bagages à l'étage pour épargner mon dos qui va nettement mieux grâce au traitement anti-inflammatoire, en dépit des kilomètres (parcours à allure modérée) et de nombreux arrêts «photographiques» (fleurs essentiellement). La ceinture lombaire est aussi un remède efficace pour atténuer la douleur.

6, 7 et 8 juin 2010 - Rencontres florales et Plaisir des yeux



Jardin d'Elisée à Vernais (Cher) : Lis des steppes et Ail d'ornement (de g. à d.)

Château de Châteauneuf-sur-Loire (Loiret) -
Rose et Bourrache officinale



Trois nouvelles venues dans le Fleurier : Alysson blanchâtre, Miroir
de Vénus et Scrofulaire à oreillettes (de g. à d.)

L'église de Germigny-des-Prés (Loiret) et sa mosaïque



Abbaye de Fleury de Saint-Benoît-sur-Loire (XIe) : le tympan du portail nord et deux chapiteaux du clocher-porche



Trois vitraux (détails) et la grande rosace de la cathédrale de Chartres

Planche 31

En fin d'après-midi, nous allons flâner dans le secteur du Pont-Canal. La lumière est belle et nous régaloons nos yeux, avant de remplir nos estomacs dans un restaurant près du port. Moment de bien-être et d'optimisme car la cuisine est simple et bonne, la patronne avenante, le prix raisonnable, la météo excellente, Eliane décontractée et souriante, et mon dos presque indolore. Je sens que je vais terrasser ce Dourdan sans le moindre problème. Allez, encore une petite rasade de rosé du Val de Loire, même si avec les drogues que j'avale ce n'est pas très sérieux. Mais le moral est essentiel et comme nous n'avions demandé qu'un pichet de 25 cl... La nuit sera bonne, ce qui n'a rien de surprenant après l'enfer de la précédente...

MARDI 8 JUIN 2010

De Briare (Loiret) à Chartres (Eure-et-Loir)

en voiture, par la vallée de la Loire et la Beauce

Les mots-clefs (cf. planche 31) de cette seconde journée de remise en état de mon dos sont :

- cool pour la mise en route matinale, le copieux petit-déjeuner, la conduite de la 207, la météo qui se dégrade, les encombrements circulatoires des vieux quartiers de Chartres,
- plaisir de la rencontre de fleurs sauvages nouvelles, comme l'Alysson blanchâtre, le Miroir de Vénus, ou la Scrofulaire à oreillettes ou de jardins floraux, comme à Châteauneuf-sur-Loire,
- régal des yeux devant les chapiteaux de la basilique de Saint-Benoît-sur-Loire, la mosaïque byzantine de Germigny-des-Prés, les vitraux de la cathédrale de Chartres.

A Chartres, où nous arrivons en milieu d'après-midi, Tom-Tom reprend du service pour nous guider jusqu'au coeur de la vieille ville. J'avais choisi l'hôtellerie Saint-Yves sur Internet, pour sa proximité de la cathédrale et son parking privé et fermé, indispensable pour la défense de mon vélo. Sait-on jamais avec la sournoiserie de Dourdan ? Cette hôtellerie n'entre pas dans nos critères de choix habituels, mais je rejoins les excellentes critiques à son égard, lues sur son site Internet. Installée dans un ancien couvent, elle accueille davantage de pèlerins "friqués" que de cyclos mécréants. Mais on peut ne pas être en pèlerinage et être subjugué par la grâce de cette cathédrale et la splendeur de ses vitraux. Inutile d'en parler ou d'en écrire. Il faut tout simplement y aller et y passer plusieurs heures.

Le temps s'est sérieusement dégradé. De brèves averses orageuses mettent périodiquement une belle pagaille dans les nombreux troupeaux de touristes. Nous dînons dans une très animée et sympathique "Roma Pizzeria", dont la spécialité est de servir des pizzas d'un diamètre largement supérieur à la normale. Et comme les assiettes sont ordinaires, la pâte déborde largement et il est bien difficile d'attaquer une telle "rondelle" à la fourchette et au couteau. Nous ne parviendrons pas à dépasser les trois-quarts de ces monstres qui, s'ils ne sont pas plus goûteux qu'ailleurs, rencontrent un vrai succès auprès de la jeunesse locale car on fait la queue pour avoir une table.

Nous quittons la nôtre sans traîner car le brouhaha nous étourdit un peu. Et c'est la panse remplie comme celle d'un moine paillard que nous rejoignons notre cellule ex-monacale, où le silence est absolu et le sommeil apaisé.

MERCREDI 9 JUIN 2010

De Dourdan (Essone) à Brinon-s/Sauldre (Cher)

133 km et 410 m d'élévation

La liaison Chartres centre - Dourdan centre en 207 ne pose aucun problème à Tom-Tom, en dépit de l'encombrement des centres urbains en cette matinée pluvieuse. Et oui, mon rival n'a pas renoncé. La température est plutôt douce, mais le ciel typiquement breton laisse échapper un petit crachin, sans autre conséquence pour un vieux routier que de le mettre en vigilance accrue pour le contrôle de sa trajectoire. Nous avons trouvé une place dans une petite rue au cœur de cette ville d'autant plus animée que c'est jour de marché. Il est 9h30.

Mon strip-tease sur le trottoir pour passer de ma tenue civile (celle de l'hôtellerie Saint-Yves où je n'ai pas souhaité choquer les vieilles dames anglaises avec mon cuissard très ajusté...) à celle du guerrier "Rayonneur", ne manque pas de surprendre les passants. On se demande bien pourquoi ? Eux vont ou reviennent du marché avec de gros paniers, vides ou chargés de légumes, et moi je vais enfourcher ma monture pour partir en guerre.

Je laisse Eliane un peu avant 10 heures pour aller à la chasse d'un timbre humide et d'une boîte à lettres. Je trouve rapidement les deux sur la place Charles-de-Gaulle, qui avant le passage de ce grand homme dans notre monde, s'appelait place du Marché-aux-Grains, ce qui lui convient mieux le mardi quand elle est encombrée d'étals de légumes de tous acabits et de toutes couleurs (cf. planche 32a).

Dourdan fut, au début du second millénaire, la ville des rois capétiens, donc le berceau de la plus longue dynastie royale au monde. De Hugues Capet en 987 à la révolution de 1848 qui renversa Louis-Philippe, ce sont 35 descendants de cette famille qui ont régné sur la France. Chapeau pour la longévité ! Quant au château, il fut construit sous Philippe-Auguste en 1222. Cette forteresse, remarquable exemple d'architecture militaire de l'époque, est fort bien conservée et a été classée Monument historique en 1964. On en apprend des choses en rayonnant la France !

En dépit du ciel larmoyant, le cœur de Dourdan bat à un rythme élevé ce matin et ce n'est pas pour me déplaire. Je me dis que si j'avais connu cette dynamique cité plus tôt, je n'aurais pas sottement pris en grippe ce Rayon numéro Un. Mais il est désormais trop tard, même pour négocier un armistice car une averse me tombe sur le râble à l'instant où je sors de la ville par une rue étroite et glissante. Attention à la gamelle ! Je n'ai pas enfilé le poncho car l'averse ne dure pas. Mais j'emporte mon précieux protecteur dans un sac à dos, avec jambières et gants longs. Cyclo échaudé par Thénizy craint Dourdan. J'ai aussi remplacé la sacoche de selle par un garde-boue.

Vous connaissez la Beauce ?

Allez, en avant pour la longue traversée des plâtitudes de la Beauce. Mais auparavant, il me faut escalader une bosse de quelques hectomètres à la pente raisonnable qui n'aurait jamais eu l'honneur d'être citée ici, si elle n'avait été la seule de la journée. Ou du moins la seule qui m'ait obligé à jouer sérieusement du braquet. Au sommet, une courbe sur la gauche puis le démesuré océan vert de céréales et ses interminables lignes droites. Que peut-on dire - ou écrire - sur la Beauce quand on n'est ni agriculteur céréalier, ni patron de coopérative ?

Peut-être que tous les noms de villages se terminent par "ville" (cf. planche 32d), fussent-ils des hameaux de 3 ou 4 grosses exploitations enserrant une petite église : Vierville, Gommerville, Dommerville, Angerville, Andonville, Ecerville, Outarville,... Cette manie de se prendre pour des grandes ne facilite pas le pilotage du cyclo-randonneur, surtout quand la pluie lui interdit de sortir sa carte... Je pense à Jean de la Fontaine et à sa grenouille qui se gonfle pour être aussi grosse que le boeuf. Pourvu que l'une de ces "misèrevilles" ne m'éclate pas au nez !

Je pourrais parler des horizons rigoureusement horizontaux (cf. planche 32c), de temps à autres marqués par la présence d'un clocher, d'un château d'eau ou d'un silo à grains, et depuis quelques années par des alignements d'éoliennes, très paresseuses lors de mon passage, car le vent est quasi nul.

8 juin 2010 - de Dourdan à Aschères-le-Marché (km. 57)



a - Dourdan, place du Marché-aux-Grains : l'église, le marché et le château de Philippe-Auguste

b - 10h00 : c'est parti ...



c - c'est ça la Beauce du cyclo-randonneur... (clichés du haut et du bas)



d - village de Chatignonville, église de Gommerville et des "villes" à gogo...

e - pavot à opium près d'Ecerville



f - Aschères-le-Marché (Loiret) : l'église et la halle du XIV^e, avec sa belle charpente

Planche 32

Mon instituteur aux débuts des années cinquante nous enseignait dans ses leçons de géographie que la Beauce était le « Grenier à blé de la France ». A onze ans, j'imaginai cette région comme une gargantuesque grange dans laquelle on entassait des millions de sacs de grains. Je voyais une fourmilière de petits bonshommes gravissant péniblement une échelle de bois, leur fardeau de cinquante kilos sur le dos. Image subliminale sans doute d'une scène de battage dans une ferme quand j'étais un petit gamin.

Souvenirs de potache

En évoquant celui qui m'a appris les bases de la géographie de notre pays, des souvenirs se réveillent. Je revois ma classe de 7^e au Collège Monge à Beaune, le sévère Monsieur Lauvernier, face à sa vingtaine de garnements (tous des garçons à l'époque !) en blouse grise, sages comme des images. Je me souviens de ses leçons de calcul mental quand nous devions écrire un résultat à la craie sur une ardoise et la lever bien haut au coup de baguette sur le bureau.

Je n'ai pas oublié les dictées du mardi que nous écrivions sur un cahier de classe, avant qu'il nous fasse venir un par un à sa gauche, debout face à la classe, pour une correction en direct. A la première faute rencontrée, il vous saisissait la patte de cheveux à portée de sa main gauche et commençait à tirer vers le haut dès la seconde erreur, doucement au début et de plus en plus énergiquement, sans vous arracher quelques poils néanmoins. De toute façon à cinq fautes, il vous mettait un zéro et finissait de remplir la page de ratures rouges, comme s'il ne savait pas compter plus loin que ce chiffre.

Je n'oublierai jamais ces dures minutes d'angoisse pendant que le crayon rouge du maître suivait les lignes. Allait-il ou non, ce bourreau, rayer le mot incorrect ou ajouter la virgule manquante ? Ou à l'inverse libérer le tiroir contenant la précieuse image qui venait récompenser le zéro faute ? Mais alors quel triomphe durant le retour au sein de la classe sous le regard envieux des copains non récompensés, ou anxieux de ceux qui n'étaient pas encore corrigés !

Je conserve un souvenir ému de Madame Chabot, ma maîtresse de la classe de 9^e, que je trouvais très belle et dont j'étais sans doute amoureux (peut-être est-ce la raison du prix d'excellence que j'obtins avec elle) et de Monsieur Lauvernier, mon maître de 8^e puis 7^e. Ils m'ont inculqué les bases indélébiles du calcul mental (je sais toujours diviser très vite par 25), de l'orthographe (même s'il m'arrive de faire des fautes sans que l'on me tirât les pattes de cheveux) et la géographie.

Mais revenons à la Beauce...

Un géographe professionnel nous apprend que cette région « *déroule une plaine quasi parfaite, dont aucun obstacle ne vient troubler l'horizon. Les cultures envahissent pratiquement tout l'espace, que ponctue un habitat groupé : gros bourgs endormis, (...) ramassés autour de leur clocher et signalés par d'énormes silos à grains. L'été, les blés dorés ondulent à perte de vue, interrompus çà et là par le vert foncé des champs de betteraves... Guère de rivières, peu d'arbres... (...). La première région céréalière de France (blé, maïs, orge) doit sa fertilité exceptionnelle à son manteau limoneux d'origine éolienne constitué au quaternaire, reposant sur un calcaire lacustre. Le climat se montre également très favorable avec des étés secs. Betterave sucrière, plantes fourragères, colza, tournesol, cultures légumières (pommes de terre, haricots blancs, haricots verts, petits pois, salsifis...) prédominent dans d'autres exploitations.* (extrait du Guide des Pays de France de Frédéric Zégierman, chez Fayard, tome I, page 159).

Beauce, triste plaine...

Moi, Rayonneur de France, je peux vous dire qu'un cyclotouriste s'enquiquine royalement dans ce grenier à blé et qu'il n'a qu'une obsession : en sortir au plus vite. Alors, je pédale dans un état de semi-somnolence, me contentant de suivre une trajectoire la plus droite possible et n'ouvrant vraiment l'oeil que dans la traversée des villages (attention, au chat noir !) et aux rares changements de direction. Mon compteur oscille entre 25 et 27 km/h, ce qui signifie que le vent souffle du nord-ouest (je me demande quelle stratégie ont adoptée les compères Dourdan et Thénizy pour choisir le vent poussant, plutôt que le vent contraire ?) me donne un sérieux coup de main. Le ciel est d'une grisaille déprimante et périodiquement un nuage plus foncé que les autres me déverse son trop-plein sur le râble. Les kilomètres sont interminables quand on s'ennuie sur son vélo et je cherche désespérément les motifs d'occupation.

Le seul notable sera une parcelle de pavot à opium (cf. planche 33e) qui entraîne un arrêt et la sortie de mon petit Lumix numérique. Je n'avais jamais eu l'occasion de rencontrer ce "Papaver somniferum" ailleurs que dans un jardin botanique. Je m'attarde quelques minutes en dépit d'une violente averse et de l'herbe détremnée. Vous savez, bien sûr, que le latex de ce pavot donne par raffinage des substances redoutables, comme la codéine et la morphine, ainsi que leur dérivé, l'héroïne. Les graines servent aussi à parfumer des petits pains et des gâteaux. Je pense que c'est la vraie destination de ces pavots et de leurs congénères que je rencontre dans d'autres rares parcelles. Il est peu probable que les Beaucerons se shootent avec l'opium de leurs cultures...

Il est 12h35 quand je stoppe une seconde fois dans un village qui me paraît un peu plus sympathique que les autres, ne serait-ce que parce qu'il ne se prend pas pour une "ville". Il s'appelle Aschères-le-Marché et possède une magnifique halle du XIV^e parfaitement restaurée, sous laquelle je me réfugie pour échapper à l'averse qui vient de piquer une grosse colère. J'ai juste le temps d'admirer la charpente et de faire une photo de l'église (cf. planche 32f), avant que la 207 ne pointe son capot. Eliane arrive juste quand il le fallait. Comme lors des deux étapes du Rayon de Thénizy un mois auparavant, nous mangeons nos sandwiches dans la voiture. La seule différence est la température nettement plus clémente que le mois précédent.

Traquenard

Remise en route une demi-heure plus tard, toujours sous la pluie, un peu moins dense quand même. Deux cent mètres et un virage sur la droite plus loin, je me heurte à un panneau "Route barrée". M... ! La chaussée a été complètement pelée de son asphalte et le bournier terreux qui se présente est totalement impraticable. Je reviens rapidement à mon point de départ avant qu'Eliane ne reprenne son chemin. J'interroge deux collégiennes qui "batouillent" sur le trottoir, indifférentes à l'averse. Elles me confirment l'impraticabilité totale de la route et l'obligation de faire le détour par une D133 qu'elles m'indiquent d'un geste du menton.

Je reviens à la 207 pour lire ma carte au sec et faire le point de la situation avec Eliane. Il faut effectivement partir en direction du village de Crottes-en-Phitiverais et tourner à droite sur la D97 en direction d'Orléans, avant de reprendre à gauche le parcours vers Neuville-aux-Bois. Bilan : 3,5 km de rab, ce qui n'est pas catastrophique, même sous la pluie. Par contre, la "remontée" vers le nord-est me donne une bonne idée de la force du vent qui me pousse depuis une heure. Le pédalage est devenu nettement plus laborieux, plus encore avec le poncho qui se gonfle comme une baudruche. En ramant ainsi, je me dis que Dourdan est un adversaire qui a beaucoup d'humour : placer un chemin merdeux et impraticable en travers de ma route pour me faire prendre la direction de Crottes, c'est tout à fait subtil comme attaque. Je lui réponds d'un sourire.

Replacé sur mon parcours, j'arrive à Neuville-aux-Bois, une bourgade étendue que je traverse dans toute sa longueur sans y repérer une réelle source d'intérêt. Il se passe néanmoins deux faits importants : d'abord la pluie s'arrête, même si le ciel reste très menaçant, ensuite je quitte enfin cette Beauce honnie après soixante kilomètres insipides, capables de dégoûter les randonneurs les plus endurcis du plaisir du voyage à bicyclette.

Après la plaine sans arbres, la forêt sans relief...

Je laisse la Beauce pour rentrer dans la forêt d'Orléans. En me documentant, j'ai appris qu'elle couvre près de 50.000 ha dont 70% appartiennent à l'Etat. C'est le second massif forestier domanial de France après celui des Vosges du Nord.

Désormais, les forêts je vais m'en "taper à gogo" jusqu'à m'en lasser, mais dans l'immédiat ça change. La route, toujours aussi rectiligne est un tantinet vallonnée et traverse de profondes futaies de chênes et de pins. Les arbres pleurent encore les gouttes de l'averse récente et la chaussée cherche désespérément à se sécher. Mais l'humidité est trop élevée et toute évaporation est pour le moment exclue. Seule une immense antenne parvient peut-être à hisser sa tête au-dessus du linceul de nuages qui nous écrase (cf. planche 33a). Je guette vainement dans le sous-bois de fougères la présence d'un animal. Rien, même pas un petit lapin.

Je traverse Loury, Trainou (quel drôle de nom !), Fay-aux-Loges où une nouvelle averse me gâche le plaisir de photographier l'église avec son haut clocher revêtu de pierre et enfin Châteauneuf-sur-Loire en vieux connaisseur, puisque nous y avons passé deux bonnes heures quarante-huit heures auparavant.

Je fais un court arrêt sur le pont métallique de la Loire (cf. planche 33b), particulièrement moche (Eiffel, reviens !) qui ouvre une intéressante perspective sur la ville. Et puis j'aime bien contempler l'eau qui enlace voluptueusement les piles de pont et guetter les petits poissons qui serpentent les grèves, ces bancs de sable vivants qui se font et se défont au rythme des crues du fleuve. Contrairement à ce qu'elle est à l'amont de Nevers et de sa confluence avec l'Allier, la Loire est ici un vrai fleuve, large et puissant. Eliane, la 207 et Tom-Tom passent à ce moment. Il est 14h45, j'ai déjà parcouru 95 km et le gris du ciel s'est nettement éclairci. Tout va bien. Dourdan est-il résigné à sa défaite ?

Le Val de Loire, long croissant de terres alluvionnaires qui borde le fleuve, essentiellement sur sa rive méridionale, est un pays de cultures maraîchères, de pépinières et de champs de fleurs cultivées. Région opulente, à l'habitat dense et coquet. Nous ne sommes pas très loin de la "Doulce France", mise en odes par Joachim du Bellay.

Après la platitude de la Beauce, les ondulations solognotes...

Huit kilomètres après Châteauneuf, à la sortie du village de Tigy, posé près d'une boire, un très ancien lit mineur du fleuve, le changement de décor est immédiat. La forêt solognote est là. Avec ses interminables lignes droites et ses platitudes... même si, je le reconnais, les ondulations du terrain sont un tantinet plus marquées qu'en Beauce. Mais comme elles sont nulles là-bas, il n'est pas difficile de faire mieux.

Comme l'aspect pédalant est toujours sans saveur, la seule façon, à mon avis, de traverser à vélo sans déprimer la forêt solognote est de ne surtout pas regarder devant soi, mais exclusivement sur les côtés pour tenter de localiser un sujet d'intérêt, si possible animal, par défaut végétal. L'animal abonde paraît-il, mais il n'a aucune intention de venir se présenter. Il est vrai que je suis un piètre observateur et que, dans ma région beaunoise, je ne repère les chevreuils ou les lièvres que lorsque l'un de mes compagnons de route me signale leur présence.

Par contre, le végétal me convient mieux par sa proximité et son immobilité. Alors, je me gave de la vision des magnifiques massifs de fougères, des bouquets de grandes digitales rouges et des landes de bruyère. Je traverse de temps à autre des cours d'eaux stagnantes et glauques, encombrés de roseaux et d'iris jaunes. Parfois, je distingue au travers des troncs de bouleaux et de pins sylvestres, un étang où nagent quelques volatiles dont je ne saurais dire à cette distance s'il s'agit de colverts ou de simples poules d'eau. Quelques rares chemins conduisent vers des propriétés ou des manoirs, dont je ne vois rien, sinon le petit panneau qui en indique le nom. Comme au cours de la matinée, le vent me pousse sans rechigner et je pédale pour bouffer du kilomètre avec résignation.

Ah, quand même un "truc" à voir de plus près. Il s'agit d'un village, Vannes-sur-Cosson, qui m'accueille par une sympathique poupée de paille, dressée sur un magnifique vélo jaune citron (cf. planche 33c). Cette sympathique mère de famille fait de la pub pour un marché de pays qui aura lieu dans ce village de 9 h à 12 h le dimanche 20 juin. Désolé, chère Madame, mais je ne puis attendre jusque là, pour découvrir les spécialités de la gastronomie solognote. Par contre, je prends plusieurs minutes pour sillonner en tous sens ce village fort attrayant avec ses nombreuses maisons à colombages (cf. planche 33c et d), ainsi que sa curieuse petite église au clocher d'ardoises.

Le ciel est toujours aussi uniformément gris, mais depuis la traversée de la Loire, il retient ses larmes et je ne m'en plains pas.

Savez-vous caqueter ?

Six kilomètres après Vannes, j'arrive à Isdes, village choisi par Patrick pour un contrôle de la carte de route. Isdes n'a pas le charme du précédent, mais il possède une curiosité, son église Notre-Dame (cf. planche 33d). Elle est faite de chaux, de tuffeau¹, de silex² et de briques. La grande originalité de cet édifice dont la construction remonte sans doute au XII^e mais qui a été largement réaménagée au XIX^e, est son caquetoire, porche couvert et ouvert sur la rue. Ce nom vient, bien évidemment, du verbe caqueter, qui par étymologie vient de l'onomatopée kak, bruit qui reproduit le piaillage des oiseaux.

Ce ne sont pas des poules ou des oies qui venaient (et viennent sans doute encore) piailler sous ce porche à la sortie de la messe, mais bien les habitants du village, particulièrement les dames, sans la moindre misogynie de ma part.

1 variété de tuf, pierre tendre

2 pierre très dure, composée essentiellement de silice

8 juin 2010 - d'Aschères-le-Marché à Brinon-sur-Sauldre (km. 133)



a - Plafond bas



b - La Loire à Châteauneuf : vue sur la ville depuis le pont métallique et grève



c - Le cyclo-randonneur est bien accueilli à Vannes-sur-Cosson (Loiret)



d - Maison solognote à Vannes-sur-Cosson



e - Isdes : l'église et son caquetoir



f - Brinon-sur-Sauldre : l'église, la rue principale depuis le caquetoir et la Sauldre

Planche 33

Il est intéressant de savoir que, dans le dictionnaire, le terme caquetoire désignait une chaise basse au siège en forme de trapèze et au dossier élevé, très à la mode au XVI^e siècle car il permettait aux dames encombrées dans leurs amples robes à vertugadin de s'asseoir pour causer. Les caquetoires sont assez fréquents dans les églises solognotes et toujours très fleuris.

Ce n'est pas le cas à Isdes car d'importants travaux de réfection sont en cours et il n'est même pas possible de pénétrer dans l'église, ni même sous le porche. Je me contente de faire viser ma carte de route dans un petit bistrot en face. Le patron, un petit sec maigriot, n'est pas du tout un causeur et j'ai beaucoup de mal à le faire parler. Il ne doit pas le fréquenter souvent son caquetoire ou, alors, il se contente d'écouter. Un peu déçu par le manque de convivialité du bistrotier et l'inaccessibilité de l'église, je sirote un Coca et mâchouille un Mars, tout en notant sur mon carnet qu'il est 16h00, que j'ai parcouru 120 km et escaladé 355 m de dénivelée positive, ce qui est quasiment zéro sur une telle distance.

Final d'étape

En route pour Brinon-sur-Sauldre où j'ai réservé une chambre. Treize kilomètres parcourus rapidement, d'autant plus vite que la pluie revient.

Je retrouve Eliane sur le petit parking derrière la Solognote, un petit hôtel-restaurant dont la réception est encore fermée. Nous ne nous en formalisons pas car la patronne m'avait informé qu'elle ne serait là qu'à 17 heures, après avoir récupéré sa fille à l'école. Nous nous réfugions dans la 207 car il pleut vraiment désormais et il nous faut attendre une bonne dizaine de minutes l'arrivée d'une jeune femme. Je me précipite. Une nouvelle fois je tombe sur une économe en paroles. Les caquetoires doivent être bien silencieux désormais en Sologne, avec tous ces gens qui n'ouvrent la bouche que pour l'essentiel.

« - Je vous conduis jusqu'à votre chambre...

- Je vous ouvre la porte de la buanderie pour y mettre votre vélo. Attendez-moi ici...

- Le service du restaurant commence à 19 heures et le petit déjeuner est servi à partir de 7h30... »

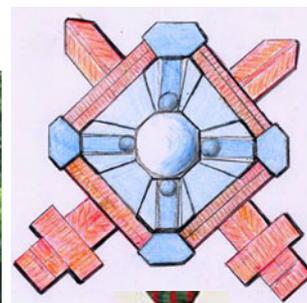
Circulez, il n'y a rien de plus à dire.

Notre chambre est située au premier étage au fond d'un étroit couloir avec des escaliers dans les deux sens (c'est à dire qu'on en monte d'abord douze, puis l'on en descend trois après avoir tourné à gauche...). Elle est assez vaste, mais très sombre car la fenêtre est en partie masquée par un arbre. Et comme il pleut...

Après une bonne douche et profitant d'une belle éclaircie, nous partons à la découverte de Brinon, petite bourgade assez coquette (cf. planche 33e), avec sa rue principale commerçante, ses vieilles maisons à colombages, son église et le curieux monument aux morts de la Grande Guerre. L'église Saint-Barthélemy possède un vaste caquetoire fleuri, galerie extérieure qui borde sa façade et une large partie du côté sud. C'est là qu'au XVI^e siècle, le bailli présidait les réunions paroissiales après l'office. L'intérieur ne présente pas une grande originalité ou, du moins, ne l'avons-nous pas repérée.

Symbolisme

Quant à l'énorme obus de pierre dressé sur un monticule proche de l'église, et inauguré en 1921, il est l'œuvre d'un dessinateur d'Orléans. En fait cet ouvrage disgracieux a été conçu pour les aviateurs de l'époque qui, avec leurs petits biplans, survolaient la campagne à basse altitude. Ils pouvaient voir une Croix de la Guerre 1914-18. Original et inattendu ! Dans un article publié sur Internet (cf. <http://www.brinon-sur-sauldre.fr/patrimoine.html>), Pierre Rat parle de ses souvenirs d'enfance, des avions qui venaient faire plusieurs cercles autour du clocher et parfois atterrisaient en urgence dans un champ voisin. Petites histoires de notre France Profonde...



Brinon-sur-Sauldre s'enorgueillit d'être la patrie de Raboliot, ce braconnier solognot, héros du roman de Maurice Genevoix, chef-d'œuvre qui lui valut le Prix Goncourt en 1935. L'auteur était venu vivre plusieurs semaines chez le garde-chasse d'une propriété de son oncle, située à une demi-douzaine de kilomètres au nord, près du hameau des Clousieux. Genevoix s'est alors mêlé à la vie de Brinon, autant pour inspirer sa plume que pour entrer en contact avec le plus célèbre braconnier de la région, un certain Alphonse Depardieu, surnommé Carré. Il n'y parviendra pas et devra écrire son roman à partir de ses souvenirs de chasse avec ses oncles quand il était enfant. Encore une belle histoire, vraie bien sûr.

Nous marchons jusqu'à la sortie du village vers le pont sur la Sauldre, rivière paisible aux eaux claires et aux rives bordées d'une végétation dense, particulièrement de saules pleureurs qui laissent caresser l'extrémité de leurs branches par le courant. Un nuage noir nous incite à rentrer au trot jusqu'à l'hôtel.

Nous dînons fort bien de poisson et de gibier dans la salle du restaurant meublée à l'ancienne. A une table voisine, deux sexagénaires anglaises ont vite appris l'art du caquetage, tandis qu'à une autre un Allemand corpulent cherche à gaver de mets fins et de vins millésimés la jolie jeune femme qui l'accompagne et qui n'est manifestement pas sa légitime.

Belle soirée. Tout est luxe, calme et volupté. Dourdan doit en mourir de rage !

9 juin 2010 - de Brinon-sur-Sauldre (Loiret) à Bruère-Allichamps (Allier)



a - Une rencontre...



b - La forêt solognote près de Vouzeron



c - Le château de Mehun-sur-Yèvre



d - L'hôtel de ville de St-Florent-sur-Cher



e - Paysages de la vallée du Cher entre St-Florent et Châteauneuf - à droite une Limodore (Orchidée),



f - Dernier kilomètre et sourire du vainqueur. Dourdan est vaincu et la Roue du Centre est montée...

Planche 34

De Brinon-s/Sauldre (Cher) à Bruère-Allichamps (Cher)

113 km et 580 m d'élévation, puis Bruère-Beaune en voiture

Claustrophobes par nature, nous avons laissé la fenêtre ouverte et nous avons eu tort. Il a plu toute la nuit par averses intermittentes et le glouglou d'un chêneau n'a pas facilité notre sommeil. Je traîne un peu, espérant une accalmie, mais quand il faut y aller... Nous déjeunons vers 8h00. Petit déjeuner-buffet, copieux, à l'anglo-saxonne comme il se doit dans un établissement qui se veut de charme et attractif pour les étrangers. Je me renseigne auprès de la patronne sur l'état de la route entre Sainte-Montaine et Ménétréol-sur-Sauldre, qui était interdite trois jours auparavant. J'apprends qu'elle l'est toujours et que la meilleure solution est de passer par Aubigny-sur-Nère. Un détour non négligeable qui implique un surplus de onze kilomètres... Avec ce temps de grenouille, je décide de laisser tomber Ménétréol et de rejoindre directement Neuvy-sur-Barangeon depuis Aubigny. J'y regagne 6 km, soit plus de la moitié de mon «pensum».

Je quitte la Solognote et mon épouse, pas pressée de partir, vers 8h30. Je repère sur le parking le superbe coupé BMW des amoureux de la veille au soir... et encore au plumard à cette heure. Ils ont bien raison. Il faut être fou pour se lancer à vélo sur une ligne droite de 16 km, sous un déluge de flotte, avec un vent de travers assez costaud et des camions qui vous envoient des giclées d'eau sur les mollets. Calfeutré sous mon poncho, je courbe l'échine et je serre les dents. Je n'aurais pas dû fâcher Dourdan hier soir. Il se venge.

Je traverse Aubigny en hésitant un peu pour trouver la bonne direction et sans rien en voir de notable. Il s'agit pourtant d'une petite ville très active qui porte encore de nombreuses traces - dans ses maisons, dans son château, dans son artisanat - de la présence des Stuarts, nobles écossais que Charles VII récompensa de leur alliance contre les Anglais, en leur donnant cette cité en 1423. Mais pluie et chaussée glissante ne sont pas des facteurs incitatifs à la contemplation des traces d'Histoire.

Je file désormais vers le sud-ouest dans des conditions plus agréables car la pluie, en nette régression, ne me frappe plus le visage et le vent continue d'avoir la bonne idée de me pousser. Je me demande bien pourquoi Dourdan n'a pas choisi l'option «tempête de sud», plutôt que «dépression de nord-ouest». Peut-être n'est-il pas aussi génial qu'il le prétend. Je roule toujours dans la forêt solognote. Des feuillus, des pins, des fougères, des digitales, quelques étangs, un soupçon de relief au franchissement de petits cours d'eau, bien mal nommés en l'occurrence car ils se gardent bien de courir. Rien de nouveau depuis la veille. Ah, si ! La pluie s'est arrêtée, le vent a molli et j'ai même cru apercevoir un fugace coin de ciel bleu, là-bas, très loin devant moi.

Dourdan ne renonce pas

Je rejoins enfin mon parcours au centre de Neuvy-les-Barangeon et cinquante mètres plus loin, je tombe... - devinez ! - sur une barrière de travaux et une route défoncée. Je m'engage sans hésitation sur le trottoir qui me semble épargné, je slalome entre les poubelles, je contourne un engin de terrassement et je finis par me retrouver sur la terre, puis au niveau des barrières à l'autre bout. Deux cent mètres de travaux... et une roue avant à plat. Je regarde de plus près : le pneu, pourtant en bon état, est coupé sur un bon centimètre ! Il faut de toute évidence le changer... mais le pneu de dépannage est dans la 207.

J'appelle Eliane pour la localiser. Elle ne répond pas, ce qui signifie dans nos conventions qu'elle est au volant et qu'elle rappellera après avoir stationné. Ce qui est fait environ deux minutes plus tard. Elle se trouve à Aubigny. Je lui raconte mon problème et lui donne rendez-vous sur la place centrale de Neuvy. J'occupe les vingt minutes d'attente en remontant pédestrement la déviation suivie par les voitures et qui est assez tarabiscotée, puis en démontant la roue et le pneu, sous le regard compatissant de pépés qui promènent leur chien, une baguette de pain sous le bras. L'un d'eux s'enquiert même de ce qu'il peut faire pour moi, ce qui me touche beaucoup, car jusqu'alors les Solognots n'ont pas été très causants.

Zorro, pardon Eliane, arrive avec un rayon de soleil. Le pneu de secours est vite remonté et nous partons, moi devant, la 207 derrière, dans les zigs et les zags de la déviation, si tordue et mal fléchée que je dois demander mon chemin à une passante, alors que je venais de la parcourir à pied en sens inverse. Eliane s'en va jusqu'à Mehun-sur-Yèvre préparer le pique-nique et moi, je fais un bas d'honneur à Dourdan qui espérait bien me piéger sur ce coup-là. Il avait oublié Zorro...

Quelques hectomètres plus loin, je croise un faisan qui marche tranquillement sur le bas-côté de la route. Il doit être de nationalité britannique car il «roule» à gauche avec un flegme tel qu'il n'accélère même pas son pas quand je saute de mon vélo pour le photographe (vu de dos quand même, cf. planche 34a). Quand je pense que des soit-disant chasseurs «bienfaiteurs de la Nature» s'enorgueillissent de massacrer ces «poulets» apprivoisés !

La forêt de Vouzeron (cf. planche 34b) me paraît plus sympathique. Sans doute en raison d'un ciel qui s'éclaircit progressivement, ce qui n'était pas arrivé depuis mon départ de Dourdan. Une certaine euphorie me gagne et je ressens un vrai plaisir de tourner les jambes. Après le gros village de Vouzeron et la haute flèche recouverte d'ardoise de son curieux clocher, je quitte définitivement la Sologne boisée pour traverser une Sologne agricole qui annonce les paysages de la Champagne berrichonne et de la vallée du Cher.

Coup de folie ou crise cardiaque ?

Deux ou trois kilomètres avant Mehun, ma route longe un centre de transmissions, avec deux très hautes antennes, garnies de radars et paraboles. Je n'y prête pas vraiment attention... jusqu'à ce que mon oeil se fige sur mon compteur : 97,3 km/h ! Sur le plat ! Le vent serait-il devenu tempête, voire ouragan ? Une onde miraculeuse issue de ces radars m'aurait-elle transformé en homme bionique, en superman de la pédale capable de faire la nique à Harley Davidson ? Je reprends mes esprits. Zut, mon coûteux VDO (c'est la marque de fabrique de l'engin, d'origine allemande comme il se doit désormais pour la mécanique robuste et de qualité), presque tout neuf, est-il déjà fichu ?

Tout en continuant de rouler (à 22 km/h, pas à 93 rassurez-vous !), j'éloigne le capteur d'impulsions de l'aimant fixé sur un rayon, mais rien ne change. Je retire le compteur, tente de le remettre à zéro, sans succès. Cet animal est devenu fou. Sa cervelle est désormais sous le contrôle d'ondes maléfiques issues des antennes et il se fiche complètement de ce que lui raconte son propre capteur. Ecœuré, je le remets en place et le laisse à sa folie... qui dure trois kilomètres. Dans les faubourgs de Mehun, il retrouve son calme et affiche un 23 km/h enfin réaliste. J'espère que cette violente crise de tachycardie n'aura pas de conséquence sur sa longévité.

Je retrouve Eliane, comme prévu, sur une petite place en bordure de l'Yèvre. Je lui raconte la crise de folie de mon compteur. Ces ondes ont-elles un effet néfaste sur l'homme ? La population résidant à proximité du centre de transmissions compte-t-elle plus de déjantés, de tumeurs du cerveau, de cas d'Alzheimer ? Thème d'études intéressant... et inquiétant. Cela me couperait presque l'appétit.

Notre cher Cher...

Il me reste une quarantaine de kilomètres pour terminer le montage de ce Rayon, sur un parcours que je connais bien pour l'avoir fait une fois à vélo (Rayon de Chassant, cf. Tome 1, ch. V, page 95) et à plusieurs reprises en voiture. J'aime beaucoup le Cher, dans toute son extension, depuis sa source dans le Plateau de Millevaches, près de la bourgade de Mérinchal dans la Creuse (parcours du Rayon de Marmanhac) jusqu'à Savonnières (Indre-et-Loire) à l'amont immédiat de sa confluence avec la Loire, où nous avons fait un magnifique séjour/camping en septembre 2007, à portée de vélo des merveilles que sont Azay-le-Rideau, Villandry, Langeais, voire Chenonceaux et Amboise. Avec Eliane, nous aimons cette rivière plus que les autres, sans raison explicite, à la manière dont j'ai haï Dourdan.

C'est donc le cœur léger que je quitte Eliane vers 12h45 pour attaquer la bosse qui escalade mollement la rive gauche de l'Yèvre. Le ciel poursuit son travail de nettoyage, aidé en cela par un vent de sud-ouest assez costaud que je prends en pleine tronche.

Dourdan semble avoir changé de stratégie. Après le rinçage intégral, il a opté pour l'opposition frontale. Pauvre idiot ! Comme si un vent de face, fut-il mistral furieux ou autan tempétueux, pouvait empêcher un grognard de mon espèce de progresser, fut-ce à 12 km/h ? Le vent dans la tronche, je connais et je sais faire face... surtout quand l'objectif est à portée de pédales. Je snobe donc ce nouvel adversaire, je ne cherche pas à l'affronter. Je me défile, je biaise, je mouline, je cherche tous les abris, qu'ils se situent à droite ou à gauche de la route car la circulation est quasi-nulle (c'est l'heure du déjeuner)

Et je me régale les yeux avec les parterres floraux qui bordent la route. (cf. planche 34e). Bleuets, grandes marguerites, coquelicots, compagnons blancs, orchis de mai, matricaires, limodores, et j'en oublie. Cette route de Sainte-Thorette à Bruère-Allichamps est vraiment sympathique, malgré quelques jeunes «connards» qui se prennent pour Alonso et ne vont pas tarder à se retrouver sans permis. Des lignes droites modérées, des bosses raisonnables, un revêtement bien lisse, bref le vélo comme je l'aime.

Eliane me rattrape à l'entrée de St-Florent dans un raidillon imposé par une déviation (une de plus) et m'informe au passage qu'elle va s'arrêter un moment pour voir de plus près le « *plus bel hôtel de ville du département* » qui occupe l'ancien château (cf. planche 34d). Je continue ma route, insouciant des rafales de vent.

Il est à peine 15h00 quand je prends la pause devant la stèle romaine au centre de Bruère (cf. Planche 34f). Eliane est déjà là, son Canon en mains, pour immortaliser cet instant qui clôt un long cycle de huit années, initié le 22 septembre 2002 à Saint-Trivier-sur-Moignans, terre natale de mes parents Jean et Louise, et tête de mon premier Rayon. Moment d'émotion. J'arrose cette réussite avec Eliane au café-restaurant du Centre de la France, tout proche. Je marque sur la carte de route les derniers chiffres de cette randonnée : 113 km, 23,3 km/h et 580 m de dénivelée (après correction pifométrique de l'erreur due à la crise de tachycardie de VDO).

Quant à Dourdan & Thénizy, je ne leur en veux pas d'avoir apporté un bel assaisonnement à deux bonbons qui m'avaient semblé particulièrement fades avant d'y goûter.

Pour conclure

Huit ans ! Je ne regrette pas d'avoir pris le temps de rayonner le cœur de notre si beau Pays. J'ai beaucoup appris au cours de ces longues heures de voyage et beaucoup découvert. Même si je suis bien conscient que le rythme choisi - un tantinet sportif quand même, mais c'est dans ma nature... - est encore trop rapide pour prendre et apprendre davantage. S'arrêter plus souvent, chercher le contact, caqueter, serait encore mieux. Mais à chacun son rythme et son plaisir. Pour moi, la «bonne» allure est essentielle.

Avec ces deux derniers Rayons s'arrêtent aussi les récits que j'en ai fait. Ce long document en 10 chapitres et 35 planches photographiques a pour objectif de faire découvrir à mes petits-enfants, ce que l'on ne leur enseigne plus à l'école : la France profonde avec sa géographie et ses petites histoires. Mon vœu le plus cher est qu'ils en tirent profit... un jour.

Gilbert Jacon, Beaune, septembre 2010

Table des matières du tome 2

Introduction	121
Chapitre VI - Marche et Creuse...	123
Chapitre VII - Coup de chaud au pays des volcans	145
Chapitre VIII - Rayonner avec Patrick	171
Chapitre IX - De Seine en Loire...	199
Chapitre X - Rayonner dans l'adversité	221

Les cartes

Rayons Mansle et Grassac.	124
Rayons St-Flour et Allegre	146
Rayons Saumur et Gourgé	174
Rayons Châtillon-sur-Seine et Saint-Just-sur-Loire.. .. .	200
Rayons Thénizy et Dourdan	222

Les planches graphiques et photographiques

Planche 16	126	Planche 23	185	Planche 29.	230
Planche 17	131	Planche 24	190	Planche 30.	234
Planche 18	140	Planche 25	203	Planche 31.	240
Planche 19	149	Planche 26	209	Planche 32.	243
Planche 20	156	Planche 27	217	Planche 33.	247
Planche 21	164	Planche 28	224	Planche 34.	250
Planche 22	179				

Les encarts géographiques ou historiques

Georges Sand, 1804 - 1876	128
Mémoire de Chasseneuil-sur-Bonnieure et Oradour-sur-Glane	134
La légende des Fades.. .. .	151
La Basilique Notre-Dame-desFers d'Orcival.. .. .	154
François Rabelais	186